

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



Seriez-vous par hasard Républicain ?

N° 1

21 avril 1993. Prix au numéro 27 francs

■ ARAMIS ■ BAJ ■ BERNET ■ BRASSIÉ
■ BRIGADIER ■ CHAUMEIL ■ CISNEROS
■ COHEN ■ GREC ■ GUY-MARIE ■ LORO
■ LUGAN ■ MANCEAUX ■ MONNIER
■ VALDENE ■ VENTAVON ■ et... ADG

68, rue David D'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.77.33.
Fax : (1) 48.24.08.28.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal de la France
Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
- Sarl de presse au capital
de 2 000 de francs
- Siège social :
68, rue David D'Angers, 75019
Paris

- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet -
Commission paritaire :
en cours
- ISSN en cours
- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris

- Directeur de publication :
D. de Beketch.

- Directeur de la maquette :
Jean-Marie Molitor.

- Ange tutélaire :
Françoise Varlet

sommaire

EDITORIAL PAR SERGE DE BEKETCH	PAGE 3
QUELQUES NOUVELLES DU MARIGOT	PAGES 4-5
COHENNERIES	PAGE 5
A, B, C, PAR X DE CISNEROS	PAGE 6
C'EST À DIRE... PAR ADG,	PAGE 7
ENTRETIEN COURTOIS AVEC DOMINIQUE JAMET,	PAGES 8-9
HISTOIRE DE FRANCE PAR ARAMIS,	PAGE 10
HISTOIRE À L'ENDROIT PAR BERNARD LUGAN,	PAGE 11
EN POCHE, PAR ANNE BRASSIÉ,	PAGE 12
C'EST À LIRE, PAR PH. VALDENE,	PAGE 12-13
ARTS, PAR NATHALIE MANCEAUX,	PAGE 13
LES PROVINCIALES, PAR ANNE BERNET,	PAGES 14-15
FIDELE AU POSTE, PAR SERGE DE BEKETCH,	PAGES 16-17
LES PENDULES À L'HEURE, PAR PIERRE MONNIER,	PAGES 18-19
UN JOUR, PAR JEAN SILVE DE VENTAVON,	PAGE 19
RIDEAU ROUGE, PAR JÉRÔME BRIGADIER,	PAGE 20
FRANCE GOURMANDE, PAR CHAUMEIL,	PAGE 21
SOUS MON BÉRET, PAR JOSEPH GREC,	PAGE 21
MOTS CROISÉS, PAR JACKY REDON,	PAGE 22
LETTRÉS DE CHEZ NOUS,	PAGES 22-23
MES BIENS CHERS FRÈRES, PAR LE PÈRE GUY-MARIE,	PAGE 23

COMMENT LE « LIBRE JOURNAL DE LA FRANCE COURTOISE » EST FINANCE

A sa naissance, le « *Libre Journal de la France courtoise* » n'a évidemment vu se pencher sur son berceau aucune de ces fées Carabosse que sont les banques, les organismes d'état qui prétendent « aider la presse » ou les agences de publicité. Voici comment il a vu le jour.

En février, nous avons posté trois mille lettres proposant un « abonnement anticipé » à un « décadaire de civilisation française et de tradition catholique » élaboré par des journalistes partageant le même sens de la liberté.

A ce jour, six cents personnes ont répondu. La somme collectée se monte à *deux cent cinquante mille francs*. Cet argent paiera les frais techniques pendant trois mois.

Les nouveaux abonnements souscrits devraient prendre le relais.

Pour réussir, il nous faut cinq mille abonnés.

D'ici là, tous les collaborateurs sont bénévoles.

C'est évidemment quelque chose qui doit faire ricaner les milliardaires globuleux mais **LE SEUL MOYEN D'AVOIR UNE PRESSE LIBRE EST DE PAYER LES JOURNAUX A LEUR JUSTE PRIX.**

ABONNEZ-VOUS AU

« LIBRE JOURNAL DE LA FRANCE COURTOISE »

décadaire de civilisation française et de tradition catholique

ABONNEMENT D'UN AN 600 F

ABONNEMENT DE SIX MOIS 350 F

ABONNEMENT D'ESSAI (trois mois) 200 F

Pour l'outre-mer et l'étranger, merci d'ajouter cent francs de frais postaux.

Pour vous abonner, envoyez simplement votre carte de visite accompagnée du formulaire de paiement (mandat ou chèque à l'ordre de **SDB**) à **SDB, 68 rue David d'Angers 75019 PARIS.**

Editorial

Civilisation française et tradition catholique

Confucius recevait, un jour, les doléances de quelques lettrés. L'Empire en plein marasme, les valeurs traditionnelles effondrées, la famille éclatée, le travail manquant, les bandits ravageant les campagnes, la corruption gangrenant l'Etat, il fallait faire quelque chose. Mais quoi ?

— Un dictionnaire ! répondit le sage.

Parlant sur l'antenne de Radio Courtoisie, la soviétologue Françoise Thome dénonce l'arrogante inefficacité de la politique occidentale de « bonnes œuvres », qui insulte la dignité du peuple de Russie.

— Que faire ? interroge Jean Ferré.

— Formons des juristes ! réplique l'historienne.

Ainsi, à vingt-cinq siècles de distance, c'est le même remède que l'intelligence organisatrice propose aux sociétés malades.

Au chaos, elle oppose l'ordre ; à l'entropie, l'élan vital ; aux vociférations, la réflexion ; aux gesticulations, l'harmonie.

A la bassesse du bavardage politicien elle répond par l'élévation du discours politique.

Telle est notre ambition.

L'héritage est en jachère, le pays livré aux appétits des gangs politiques, aux exactions des bandes ethniques et au terrorisme intellectuel des lobbies, la morale bafouée, les fruits du travail confisqués, la démocratie enchaînée, l'information prostituée. Que faire ?

Un journal.

Un journal libre.

Affranchi des groupes de pression financiers, des lobbies pourrisseurs, des réseaux politiques et des « autorités morales ».

Un journal de luxe parce que sans publicité, sans appui politique et sans soutien bancaire.

Un journal qui affirme tranquillement, mais fermement, son ambition d'être un lieu de civilisation française et de tradition catholique.

Le « Libre journal de la France courtoise ».

Il est entre vos mains. Son avenir aussi.



CLAIRVOYANCE



Stupéfiante pronostication du Point :

« Nombreux donnent Bruno Mégret pour devenir le numéro UN du Parti ». C'est signé Jean Noli. Encore un candidat au Pulitzer.

RECU



Rapportée par le même Noli, ce prétendu secret

d'un « confident » de Le Pen : « Jean-Marie a mis en place une organisation, de nouveaux cadres et trouvé des appuis financiers ». Incroyable, non ?

VATICINATION



Du même, encore, cette analyse :

« Les prochaines consultations électorales, les cantonales, mais surtout les européennes en 1994, pour lesquelles l'application de la proportionnelle au niveau régional pourrait coûter des sièges au FN, serviront donc bel et bien de banc d'essai pour le candidat à la succession ».

Geneviève Tabouis, enlève ton lincoln, on t'a reconnue !

DANS LE GAZ



Premier accroc entre Balladur et Chirac. Le premier

voulait organiser un conseil des ministres en province. Le second a ricanaé : « C'est un gadget ». Balla n'a pas trouvé ça drôle du tout.

REVEILLE



Tout le monde a été surpris de constater que

Barre ne dormait pas pendant le discours de Balladur.

Explication : il n'avait pas ouvert l'œil pendant le discours du doyen Charles Ehrmann.

Quelques nouvelles

Le « discours du trône » d'Edouard Balladur a fait deux morts : Jacques Chirac et Raymond Barre.

Celui-ci a été effacé du paysage politique français, qui n'a pas besoin d'une imitation quand l'original est aussi réussi.

Celui-là a vu se confirmer les pires pronostics de ses conseillers selon qui, en poussant Balladur à Matignon, il prenait, dans la perspective de l'élection présidentielle, le double risque de devoir s'effacer devant son succès ou de devoir endosser son échec.



Que Balladur échoue ou qu'il réussisse, Chirac ne sera donc jamais président de la République. Même les « Guignols de l'Info » l'ont compris, qui ne montrent plus l'éternel candidat malheureux qu'en pot de colle vindicatif.

Le nouveau premier ministre tient, à lui seul, deux « emplois » entre lesquels le badaud français n'a jamais cessé de balancer : la bravache et le riz-pain-sel, l'aristo et le bourgeois, le baroudeur et le père tranquille, Napoléon et Louis-Philippe, Pétain et Laval, De Gaulle et Pinay, Chaban et Pompidou, Chirac et Barre.

Ces irréconciliables-inséparables, Balladur les

fond en un, à la fois Double-Patte et Patachon, Capitaine Fracasse et Joseph Prudhomme.

En témoigne l'insistance mise, dans le discours aux assemblées, sur la nécessité de restaurer « l'exemple français ».

Par les mêmes mots, Balladur-Prudhomme rompt avec la pénible et coûteuse prétention française, portée à l'incandescence par les socialistes, d'offrir éternellement un « modèle » au monde entier qui s'en fout. Et Balladur-Fracasse renoue avec le vieux mythe français de la « mystique républicaine ». Comme Péguy opposait « la République pour laquelle on offre sa vie » à « la République dont on vit », le premier ministre condamne « ceux qui se servent de l'Etat au lieu de servir l'Etat » et, comme Péguy, il célèbre la « Chrétienté médiévale ».

A la même tribune, d'où naguère, contre le simple bon sens, un petit Combes accusait l'Eglise d'avoir « refusé pendant des siècles d'admettre que les femmes ont une âme », c'est une nouveauté qui, sans sombrer dans la Balladurologie où se complaît la valetaille médiatique, mesure le changement.

Comme l'annonce de prochains entretiens avec tous les responsables politiques, « y compris ceux qui ne sont pas représentés à l'Assemblée », c'est-à-dire y compris le Front National, révèle une belle liberté d'esprit à l'égard de ce qu'Annie Kriegel a eu le courage de dénoncer

comme « l'insupportable police de la pensée ».

Reste à apprécier la viabilité de ce changement et la vigueur de cette indépendance.

Une fois la diète ministérielle de voitures neuves et de GLAM jugée pour ce qu'elle est : un gadget sympathiquement démagogique, on se demande en quoi le nouveau gouvernement incarne, par ses hommes comme par ses premiers actes, ce fameux exemple français.

Un exemple, vraiment, le ministre de la Défense, Léotard, tintinnabulant de casseroles mal récurées par un non-lieu accablant et qui offre, pour tout état de service militaire, une villégiature dans le Beyrouth de la douce vita d'avant la guerre ?



Un exemple, Pasqua, matamore « impitoyable » avec les flics, comme il fut jadis la « terreur des terroristes » ?

Un exemple, Simone Veil, politicienne à queue de persil, qui n'existe que dans des sondages maquillés ?

Un exemple, l'infinitesimal Toubon à la Culture ? Un exemple, Barnier, gérant de la faillite des J.O. ? Un exemple, Carignon ? Un exemple, Sarkozy ?

Quant aux actes... Qu'a-t-on vu ?



Les du marigot

Ceux de Balladur, d'abord.

Ambitionnant de renouer avec la règle prétendument gaullienne de rupture avec la dictature des partis, il a laissé concocter un gouvernement objectivement de gauche, où tous les chefs de clans sont représentés, y compris les plus ectoplasmiques comme Léotard.



Pour rassurer la droite dure, il confie l'Intérieur à Pasqua mais celui-ci s'empresse de donner des gages à la gauche molle.

Pour doper le RPR contre l'UDF, il privilégie le Centre, dont l'un des épigones, Méhaignerie, proposait à Mitterrand un « soutien sans participation » qui assura, en 1988, la survie d'une majorité socialiste claudicante.

Pour désarmer la gauche, il embauche Simone Veil, qui le trahira à la première occasion comme aux Européennes de 1989 où, pour le plus grand profit des socialistes, elle présida une liste de diversion contre ses propres amis.

Quant aux actes des ministres...

Le ministre de l'Intérieur présente et réitère « les excuses du gouvernement » aux terreurs de banlieues accidentées du travail, mais n'a pas un mot, pas un geste de compassion pour les victimes

de l'impuissance de l'Etat à assurer la sécurité et l'ordre publics, comme le libraire de la Courneuve assassiné à coups de pied par des allogènes drogués et sidaïques en liberté.

Le ministre de l'Enseignement supérieur renie la promesse, faite pendant la campagne, de supprimer les instituts universitaires de formation des maîtres, véritables couveuses à incapables marxistoides.

Le ministre des Villes garde de Conrart le silence prudent quand les banlieues s'embrasent.

Le ministre de la Culture se multiplie en complaisances pour son prédécesseur, au point qu'on finit par se demander pourquoi il a pris sa place, et clame qu'il est de gauche comme Malraux, pour les colonnes de Buren comme Lang et pour la distribution des capotes anglaises dans les lycées comme Nini-pattes-en-l'air.



Le Ministre du Logement réserve sa première visite à ce méchant pleurnichard de bastringue médiatique qu'est le camarade Grouès dit l'Abbé Pierre.

Les ministres s'empourent publiquement sur la question de savoir s'il faut ou non continuer à engraisser les immigrés délinquants avec l'argent des allocations familiales.

Enfin, la nouvelle majorité renonce au projet élec-

toral piqué dans le programme du Front d'instaurer un « salaire maternel », obtempérant ainsi aux glapissements de mégères syndiquées qui l'accusent de « couper les femmes du monde du travail ».

Bref, comme l'écrit Annie Kriegel dans le Figaro, c'est à croire qu'il n'y a « pas d'autre programme, d'autre projet, d'autres valeurs en tous domaines que ceux qui ont inspiré les ministères socialistes successifs ».

Et puis, il y a le pire.

Ce nouveau gouvernement a le mauvais œil.

En moins d'une semaine après les recommandations balladuriennes, Léotard s'est embarqué dans un avion du GLAM pour faire voter son augmentation de salaire par le conseil municipal de Fréjus, les policiers de Pasqua, remontés aux anis gras, ont rectifié trois voyous allogènes, les aviateurs de Léotard ont coulé un Mirage 2 000 dans le ciel bosniaque, les porteurs de valises syndiqués ont cloué Air France au sol, les loulous sont entrés dans Paris, Balladur porté à Matignon sur la promesse de ne pas augmenter les impôts s'est renié comme le premier Clinton venu et Mitterrand a gagné dix points dans les sondages de popularité.

C'est un premier bilan.

On ne peut pas dire qu'il soit globalement positif pour quelqu'un qui proclamait, plus Joseph Prudhomme que Capitaine Fracasse : « Nous avons été élus pour appliquer notre projet et pas un autre ».

S de B

Cohenneries

Bien revenu et mal parti

Ca, c'est la meilleure : Pasqua flanqué d'un conseiller pour les questions d'immigration ! Et moi qui prenait "Charly Charter" pour le plus grand spécialiste français du problème. Quelle déception. Mais bon, après tout vu leur nombre, on n'est jamais trop de deux pour s'occuper des immigrés. Et puis, c'est sans doute aussi que Pasqua s'est rendu compte que, dans le domaine de la lutte contre l'immigration sauvage, des choses lui avaient échappé entre 1986 et 1988 quand il était déjà ministre de l'Intérieur. Je veux parler par exemple des quelques dizaines de milliers d'immigrés clandestins qui ont débarqué à cette époque chez nous en croisant les 101 maliens que Charly la terreur avait renvoyé chez eux avec des "Vous allez voàr, ce que vous allez voàr !" à faire frémir les défenseurs des droits de l'homme. Bref, il avait bien besoin de ce Jean-Claude Barreau pour lui prêter main forte. Un homme celui-là, un vrai de vrai. Vont pas rigoler les immigrés avec lui. Parce que pour ce qui est de leurs combines pour venir manger notre couscous, le Barreau il est au Coran. Faut voir le pamphlet qu'il a écrit sur L'immigration en général et la France en particulier. Un truc que même Le Pen y aurait regardé à deux fois avant de le signer. Et son plan, vous l'avez vu son plan ? Aussi simple qu'efficace : y a rien qu'à appliquer les décisions des tribunaux administratifs qui prononcent chaque année 25 000 mesures d'expulsion. Enfoncés les 101 maliens de Pasqua ! Moi, j'ai calculé : ça fait 68 immigrés foutus dehors par jour (68 et demi, mais je vous fais grâce de la décimale). C'est là, où je deviens sceptique : y a pas une compagnie aérienne qui acceptera d'emmener chaque jour ces pèlerins-là. Elle perdrait leur clientèle vite fait.

JEAN-PIERRE COHEN



Anastrophes, Billevesées & Coquecigrues

par Ximenez de Cisneros

Y a-t-il une gauche après la gauche ?

Depuis qu'il a adopté le rythme hebdomadaire, notre excellent confrère Globe ne s'appelle plus « le magazine du temps qui pense ». Qu'on se rassure : il n'a pas cessé de penser pour autant — comme en témoigne le fulgurant dossier qui traverse ses trois dernières livraisons. Un dossier qui pose la « question centrale », comme on dit dans l'intelligentsia : quel avenir pour le socialisme, enfin, la gauche, quoi, euh disons le « camp du progrès ». Pour répondre à cette grave interrogation, Globe a réuni un impressionnant aréopage de cerveaux ; chacun y va de sa « contribution » — et il y a autant de sons que de cloches...

Glucksmann : la gauche en panne d'essence

Ne soyons pas injuste. Il y en a quand même un qui tire à peu près son épingle du jeu : chargé de faire l'« état des lieux », André Glucksmann se montre indiscutablement le plus lucide — c'est-à-dire le plus cruel. « Les mobilisateurs du bon-peuple-de-gauche » comptaient, nous explique-t-il, sur « le stock inaltérable de bons sentiments et de visions définitives du monde » qui anime la gauche profonde. Aussi, face à l'effondrement annoncé du socialisme, avaient-ils reporté tous leurs espoirs sur le score triomphal promis par les sondages aux écolos. « La gauche entière en eût été reconfortée : « Mes drapeaux changent, mais je demeure »... »

Las ! Il n'en fut rien. Glucksmann a son explication : « La gauche était Essence. Elle s'auréolait d'un ensemble de valeurs universelles si sublimes, si pures, qu'à leur man-

quer on s'avouait franc salaud (cf. Sartre : « Tout anticommuniste est un chien »). Elle s'est perdue en devenant Existence ». En clair, la gauche n'était crédible que dans l'opposition. Après douze ans de pouvoir, elle n'a pas survécu à « l'aller et retour entre l'idéal et le réel ». Châtiment justifié, selon l'ami André : « 400 000 sans abri, la transmission administrative du sang contaminé, la corruption des élites sur fond de trois millions de chômeurs, c'est trop ! »

Un nouveau carburant : l'humanitaire

Malheureusement, dès qu'il passe du constat aux perspectives, Glucksmann perd tout esprit critique pour devenir, à son tour, sergent-recruteur du « bon-peuple-de-gauche ». « La gauche idéologique est K.O., puisse-t-elle rester au tapis ! » s'exclame-t-il. « Mais une gauche politique a des chances d'avenir ». C'est quoi, une gauche politique ? C'est celle qui, au lieu de proposer de

« mirifiques choix de société », saura s'attaquer aux « urgences de l'heure ». Bref, Glucksmann plaide pour une gauche « humanitaire ». Et comment fera-t-elle sa pelote, s'il vous plaît — sinon en allant puiser à son tour dans ce « stock inaltérable de bons sentiments » que le même moquait quelques lignes plus haut ? Il est vrai que l'ex-maoïste, ex-nouveau philosophe anticommuniste, s'est recyclé entre-temps dans la théorisation du kouchnérisme... Personne n'est parfait. Et puis, après tout, ça a marché en Somalie ; pourquoi ça fonctionnerait pas en France, hein ?

Bergé et ses brebis égarées

Tout est simple aux simples. Pierre Bergé ne s'embarque pas dans des considérations philosophiques fumeuses. Pour lui, il n'y a pas de problèmes : il n'y a que des solutions.

Certes, « la gauche a perdu les législatives » (ce

mec lit la presse !), mais « elle n'a pas perdu la présidentielle » (et pour cause : elle n'a pas encore eu lieu). Donc, tous les espoirs sont permis : pour la gagner, nous explique-t-il, « y a qu'à » suivre quatre consignes limpides :

1) « Le PS doit tirer les conclusions » de sa défaite (c'est bien parti...);

2) « Il faut reconstruire un parti de progrès » (voilà une idée qu'elle est bonne !);

3) « Les écologistes doivent prendre leur place dans ce parti ».

Autrement dit, même à 8 %, on a bien besoin d'eux ; mais c'est aussi leur intérêt : « C'est là qu'ils se feront entendre, car l'écologie n'appartient à personne » (ah ! l'admirable démonstration !);

4) Le clou du raisonnement : « Les déçus du socialisme doivent reprendre confiance », puisque le candidat de la gauche peut gagner en 1995 !

C'est l'Appel du Génie de la Bastille : Vous qui êtes dégoûtés par douze ans de socialisme, ne perdez pas espoir : le prochain président pourrait bien être... socialiste !

C'est-à-dire...

par ADG

Au commencement était le verbeux. C'était un homme pensif et sagace, aux lorngons d'acier et aux reins fragiles, qui contemplait le monde avec une certaine réserve tout en estimant qu'il remontait à la plus haute antiquité, comme le vistamboir et le maillochon.

A quel moment exactement devint-il de gauche, c'est ce que l'entomologiste le plus doué ne peut déterminer avec certitude. Vraisemblablement un jour d'orage ou de lombalgie qu'il ne put soigner avec une application d'entrailles de chien jaune du Mexique, remède souverain pour tout ce qui est rhumatismal.

L'homme de droite est plein d'incertitudes arrogantes alors que l'homme de gauche n'est fait que de certitudes bègues, c'est ce qu'on nous enseigne en latin, à la Sorbonne.

Pourtant, l'homme de gauche réalisa des choses merveilleuses, je cite en vrac: la bonté native des indigènes de l'île Ouen, les congés payés, l'affaire de Carpentras, les années-lumière du savant professeur Jack Lang, le développement du carrefour et inversement, la fable du loup coupable et de l'agneau responsable, les colonnes infernales et celles de Buren, la guerre civile, le Rainbow Warrior, l'avortement, le régicide, le ridicule, l'eau tiède, Edith Cresson, le cabinet des illusions, la démocratie, le sang contaminé. Malgré ces belles découvertes, l'homme de gauche est actuellement en perte de vitesse; il ne fait plus prime sur le marché de l'occasion et on a beau chercher, on ne le voit plus guère que dans les émissions d'Anne Sinclair qui a des obligations mondaines.

A l'Assemblée nationale même, il est en minorité bien qu'en face de lui, il n'y ait guère qu'arrogance, l'oripeau plus les oripeaux.

DES CHIFFRES ET DES ETRES



- Antiquité de l'homme de gauche
- Avortement et démocratie
- Les entrailles de Fabius
- Grandeur consécutive de Balla



Michel Rocard qui a perdu ses lorngons d'acier mais gardé un dos fragile (faute d'avoir confondu les entrailles de Fabius avec celle d'un chien jaune) est désormais le chef de cette cohorte bourbakienne qui erre dans les steppes glacées de la Chambre des Députés en rongant leur frein et des os verdâtres de tyrannosaures disparus.

C'est pitié. Je suis récemment allé à Conflans-Sainte Honorine visiter le musée des Bateleurs, à moins qu'il ne s'agisse de celui de la Batellerie.

Une bien pittoresque excursion au milieu des toueurs à gages et des voies d'eau qui m'a fait comprendre pourquoi M. Rocard ne serait pas élu: il n'a pas une constitution à aller manger des gardons frits dans une guinguette en chantonnant "r'gardez-moi ça si c'est chouette".

Maintenant, j'ai à vous communiquer des chiffres alarmants qui ne viennent pas de moi qui fus toujours interdit de cours de mathématiques, mais de l'érudit Marcel Pétron Bazillyère qui est peintre à Carcès (Var) après l'avoir été à Nouméa (Nouvelle Calédonie). Ce qu'il me transmet est effrayant, bien plus que les six millions de chômeurs, d'immigrés ou de ce que vous voulez, quoique rassurant pour ce qui concerne la dénatalité.

NOUS SERIONS EN FRANCE TROIS MILLIARDS D'HABITANTS !

Je le répète sans crier: nous serions en France trois milliards d'habitants... Comment en est-il arrivé là ? A partir du score du Front National qui, avec trois millions de voix n'a pas obtenu un seul député alors que le Parti communiste a 23 sièges, donc, 23 fois trois millions et demi, soit 80 millions et demi d'électeurs. Le reste suit, l'UPF avec ses 480 sièges a vu voter pour elle la bagatelle d'un milliard six cent quatre vingt millions de quidams et quidames, bref, en tenant compte des abstentions, on arrive presque au chiffre de trois milliards d'habitants. Je me demande comment M. Balladur va arriver à nourrir toutes ces pauvres bouches, à moins que Mme Simone Veil ne s'occupe un peu vivement d'avortements et M. Kouchner — qui n'est plus au gouvernement mais qui mériterait d'y être — n'y aille de sa contribution rizicole.

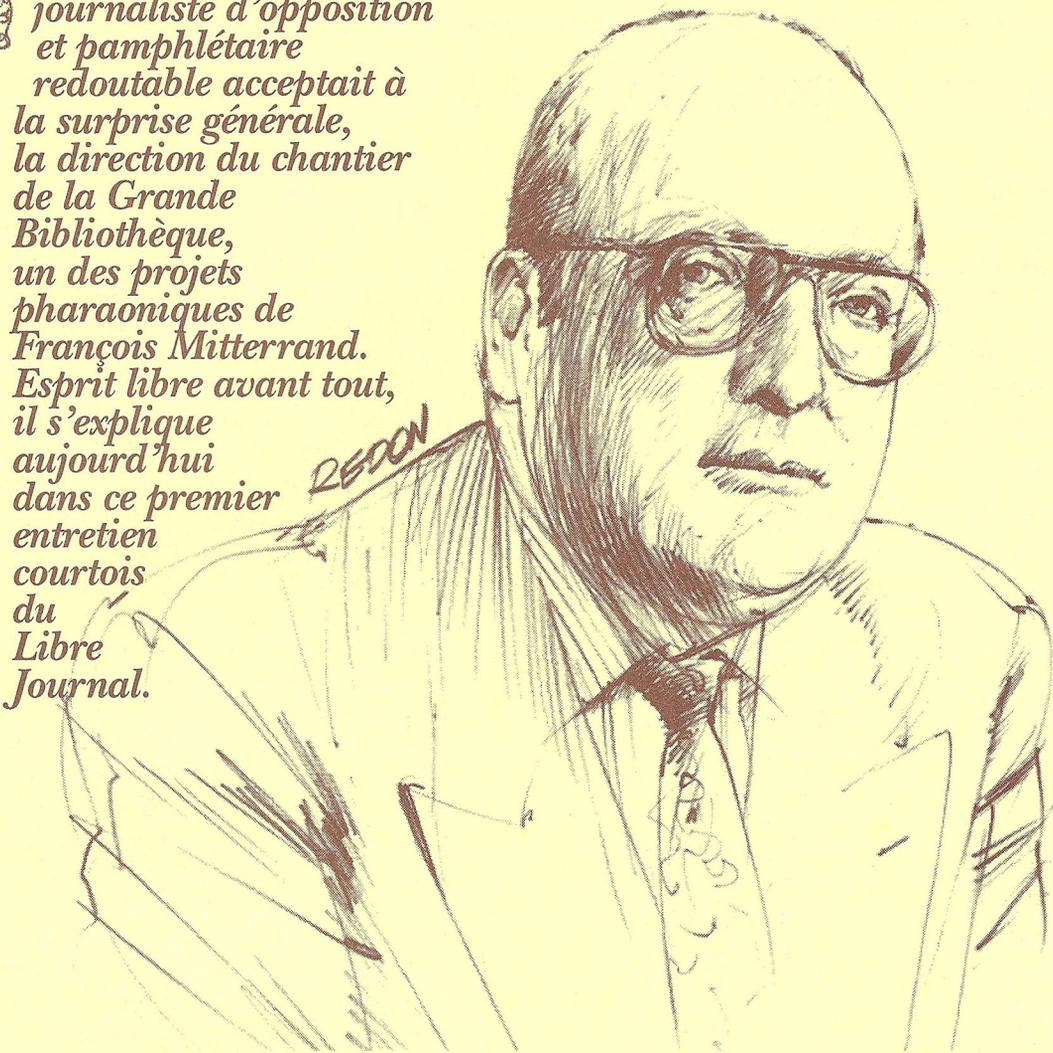
Mais je m'aperçois que l'heure tourne à raison de soixante secondes par minute et que vous avez peut-être une daube sur le feu. Je serais confus de vous la faire trop réduire, d'autant que ni les chiffres ni la politique ne nourrissent leur homme, alors pensez, trois milliards !

Et c'est pourquoi, nonobstant les pessimistes, Balla est grand.



Entretien Courtois

Voilà quatre ans et demi, Dominique Jamet, brillant journaliste d'opposition et pamphlétaire redoutable acceptait à la surprise générale, la direction du chantier de la Grande Bibliothèque, un des projets pharaoniques de François Mitterrand. Esprit libre avant tout, il s'explique aujourd'hui dans ce premier entretien courtois du Libre Journal.



LE LIBRE JOURNAL : Dominique Jamet, la Grande Bibliothèque de France n'est-elle pas une sorte de merveille du monde comme les Jardins suspendus de Babylone : on en parle, on en voit images et maquettes mais elle n'existe pas ?

DOMINIQUE JAMET :

Au contraire, elle existe déjà. Les deux tiers, deux cent mille mètres carrés de planchers, sont construits. Le projet est très avancé. La bibliothèque peut être inaugurée au moment prévu.

Grande plume de la presse d'opposition, vous avez une réputation

d'homme de droite et, pourtant, vous avez accepté un poste d'un président de la République socialiste...

N'ayant jamais épousé la droite parlementaire, officielle, installée, je n'ai pas eu non plus à en divorcer et je ne me suis pas davantage remarié avec la gauche. Déjà, au second tour de 1965, j'avais préféré Mitterrand à De Gaulle qui incarnait, à mes yeux, la République autoritaire et l'abandon misérable et déshonorant de l'Algérie française. Au second tour de 1981, j'ai donc maintenu mon choix du candidat qui me paraissait le meilleur. D'ailleurs, si j'ai fait ma carrière dans

des journaux classés à droite, je ne suis ni homme de droite ni homme de gauche, mais homme. Un homme libre, tout simplement.

Tout de même, vous avez une relation privilégiée avec Mitterrand. Un coussinage intellectuel ?

Pendant des années, Mitterrand a accompli un acte honorable et courageux : En faisant déposer une gerbe sur la tombe du Maréchal Pétain, il s'est montré un homme de tradition, de culture et d'ouverture. Né en 1916, il a vécu la défaite et l'invasion ; il sait que ce n'était pas une partie de plaisir. Il sait que le Maréchal n'était

pas porté par une ambition sénile mais qu'il a accepté une lourde charge par amour de son pays. C'est cela que je goûte chez Mitterrand : cette hauteur de vue, qui lui permet à la fois d'honorer comme il le mérite le vainqueur de Verdun et de rendre l'hommage qui leur est dû aux héros de la Résistance ou aux martyrs juifs. C'est à l'élévation d'un point de vue qui permet de découvrir la vérité sous plusieurs aspects à la fois que l'on reconnaît l'homme civilisé.

Votre fonction au centre d'un écheveau de relations complexes entre l'Etat, le pouvoir, l'administration, les cours, les lobbies et les fournisseurs représente une sorte d'ambassade dans une république bananière. Comment avez-vous plié votre personnalité ombrageuse à d'aussi lourdes obligations diplomatiques ?

Aucun homme de culture n'aurait refusé une mission aussi exaltante.

Je l'ai acceptée en pensant, non sans naïveté, que ceux qu'accablaient l'insuffisance, l'archaïsme, l'inaccessibilité de la vieille Bibliothèque nationale, que les bibliothécaires, les érudits, les politiques applaudiraient unanimement un projet beau, utile, élevé, sans mesquinerie ni arrière-pensée ; que ma tâche serait, si j'ose dire, simplement d'orchestrer la collaboration des ingénieurs, des architectes, des techniciens, des bâtisseurs, des bibliothécaires, des administrateurs. J'ai consta-



avec Dominique Jamet

té qu'au contraire un grand projet, par le fait même qu'il est grand, bouscule les habitudes, dérange les gens en place, rompt les équilibres sociaux, ou plutôt mondains ; qu'il inspire la méfiance, déçoit les ambitions ; qu'il inquiète et irrite ; qu'il suscite donc toutes sortes d'oppositions. Celle des budgétaires, qui trouvent toujours qu'un centime pour la culture est un centime perdu. Celle des provinciaux, pour qui tout ce qu'on fait à Paris est fait contre eux. Celle des gens « raisonnables », qui croient toute innovation dangereuse. Celle des jaloux, qui aspirent à prendre votre place et qui croient, de bonne foi sans doute, qu'ils feraient mieux. J'ai donc consacré une grande part de mon temps et de mon énergie à des affrontements dans l'ombre que ma position m'interdisait de rendre publics, alors que ma nature de journaliste me poussait, au contraire, à les exposer au grand jour comme témoignages du dysfonctionnement d'un système.

Ce n'est que partie remise ?...

Il y aura à dire, le jour venu... Cette expérience m'a permis d'échapper à un métier que j'exerçais depuis trente ans et dont j'avais épuisé les charmes. Le journalisme est éphémère, ici, j'ai découvert la continuité d'une action à long terme. Le journalisme polémique que je pratiquais, c'est la destruction ; j'ai appris à construire. Le journalisme ne laisse,

hélas, rien ; cette œuvre durera.

Pourtant, n'êtes-vous pas, au fond, resté journaliste ?

J'ai, en tout cas, exploré un univers dont j'ignorais tout : le bâtiment, la construction, les marchés, le milieu des bibliothécaires, l'administration et le monde politique que je ne connaissais qu'en observateur extérieur. Je ne regrette pas cette expérience. D'abord, parce que je vois naître et grandir le fruit de mon travail et de mon temps. Ensuite, parce que rien de ce que j'ai vu, entendu et compris pendant ces années n'est perdu...

Fort de cette expérience et de cette exploration, que pensez-vous du mépris croissant que les Français professent pour le monde politique et même pour la haute administration ?

Le milieu politique et la haute administration ressemblent très largement à l'image que l'opinion en a. Ni le sens de l'Etat ni celui du service public ne constituent, à de notables exceptions près, le souci principal d'un univers gangrené par l'ambition, le carriérisme, la cupidité, les intérêts personnels ou de clan.

Votre rêve de pierre prend forme. Quelle en sera l'originalité lorsqu'il sera devenu réalité ?

Dans trois ans, il y aura dans le monde, et ce sera à

Paris, un endroit où non seulement les chercheurs, les intellectuels et les habitants du monde des idées, mais aussi toute la nation auront accès à la lecture simple ou savante, à des collections, à un savoir qui, jusqu'à présent, n'était pas accessible. Il est exaltant de mettre à la disposition de tous une connaissance réservée jusqu'ici à une élite d'érudits.

Le trésor conservé au nom de la Nation, qui était jalousement protégé contre la curiosité, va devenir le bien de tous. Cela suffit, je vous l'assure, à assouvir mes espérances.

N'y a-t-il pas grand risque à « ouvrir » une bibliothèque ? Ne va-t-on pas livrer aux vandales du nouvel âge des ténèbres le trésor culturel que, jadis, les monastères-forteresses ont préservé ? Regardez ce qui se passe à Beaubourg, saccagé par la génération Rap-Tag-Lang ?

Une bibliothèque dite « nationale » inaccessible à la nation est une imposture indéfendable. Le vandalisme de la sottise ou de la malfaisance est également intolérable. Notre mission est de concilier la volonté d'ouvrir le patrimoine au public et la détermination de le sauvegarder.

Nous avons l'expérience de ce que l'on appelle « l'effet Beaubourg » et donc les moyens d'en prévenir le renouvellement. La solution est de tenir à l'abri tous les originaux rares, précieux ou indispensables au patrimoine, mais de permettre leur libre consul-

tation sous la forme de toutes les reproductions que la technologie moderne permet. Elle est aussi de donner aux lieux un style, un confort, une ambiance qui n'incitent pas au relâchement.

Quand ce rêve sera accompli, désirerez-vous en devenir le conservateur ?

Ayant reçu et accepté la mission de construire la Grande Bibliothèque, j'ai le désir de l'accomplir jusqu'au bout. Mais je ne suis ni administrateur ni bibliothécaire et j'attends surtout le moment où je pourrai de nouveau assouvir l'envie d'écrire, qui me possède chaque jour davantage.

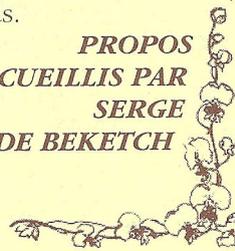
Vous aurez donc, comme Moïse, conduit le peuple jusqu'à la Terre promise sans pouvoir vous-même y entrer ?

J'espère que l'on m'y acceptera comme lecteur.

La postérité parlera-t-elle de la Bibliothèque Mitterrand ou de la Bibliothèque Jamet ?

Je serais comblé si l'on réservait, dans la « Bibliothèque Mitterrand », une petite salle « Jamet ». Je songe au désir que les bâtisseurs avaient naguère d'être ensevelis dans les cathédrales qui étaient l'œuvre de leur vie. Et je le comprends.

**PROPOS
RECUEILLIS PAR
SERGE
DE BEKETCH**



Histoire de France

par Aramis

AVERTISSEMENT

Fallait-il oser ? Telle est la question que se posaient les auteurs avant la rédaction de cette histoire de France onusienne racontée aux enfants. Aujourd'hui après les multiples succès des opérations humanitaires qui jalonnent les deux dernières décennies, la réponse est sans appel, comme le confirme le professeur Gaston Ropiteau (1) : "Le temps est venu de rompre avec la vision réactionnaire et primale qui voudrait que l'histoire de l'humanité, depuis la fin des temps géologiques, soit le fruit d'une violence profonde venue du fond des âges. Les campagnes telles qu'un bateau pour le Viet-Nam, un Halfrack pour l'Irak, du riz pour la Somalie, etc... nous ont démonté le contraire".

Fort de ce principe, nous avons classé chronologiquement les événements ; associant étroitement le processus de distribution des secours, les conditions de sécurité, les éléments du règlement politique et de la nécessaire réconciliation.

Aucune idéologie ne préside dans le choix des faits, c'est une vision aussi complète qu'objective qui est donnée.

Les auteurs : H. Plumeau et R. Jacob (1) : titulaire de la chaire de tolérance à l'université de Vierzon



Vercingétozévicz et Yul César

Il y a très très longtemps, bien avant Raymond Barre, la France s'appelaient la Gaulavie. Ses habitants s'appelaient les Gaulaves. Ils portaient des moustaches et ne craignaient qu'une chose c'est que le ciel leur tombe sur la tête ! En un mot ils étaient naïfs car même l'abbé Pierre ne croit plus à ces choses là ! Leurs prêtres s'appelaient des druides. Ils cueillaient le gui dans les arbres. C'est en souvenir des druides que l'ont dit encore aujourd'hui : "Laisse béton Guy, j'ai les boules !".

Les gaulaves enfin étaient très batailleurs et très méchants. D'ailleurs ils étaient aussi blonds. Ce qui n'empêchait pas la Gaulavie d'être une mosaïque ethnique où les peuples s'entredéchiraient. D'autant que les gaulaves refusaient de rendre l'Alsace-Lorraine aux germains venus de l'autre côté du Rhin.

Rien dans la logique de cette guerre barbare ne permettait d'espérer la paix. Surtout que les gaulaves étaient très divisés. Ainsi la perspective d'une Gaulavie laïque, démocratique, respectueuse des droits fondamentaux de l'homme ne pouvait naturellement éclore.

Tout ceci se passait sous le regard hébété des peuples du monde et dans l'indifférence à peine dissimulée de la communauté internationale. Les risques d'extension du conflit étaient pourtant évidents.

Jugeant cette situation contraire au nouvel ordre mondial qui s'instaurait depuis Rome, Yul César décida d'un plan de règlement en trois points (veni, vidi, vinci) afin de mettre un terme à la barbarie. Seul un engagement massif et résolu pouvait en effet offrir un autre avenir aux femmes et aux hommes de ce pays martyr.

Mais cette arrivée salutaire des légions romaines, toutes casquées de bleu, ne fut pas acceptée par la minorité nationaliste, égocentrique et stupide qui regroupée autour de son chef, le dictateur sanguinaire et paranoïaque Vercingétozévicz, poursuivait la guerre civile.

Par bonheur César grâce aux catapultes s'assura rapidement la maîtrise des airs, contraignant les milices gaulaves à se retrancher dans le camp d'Alésia. L'application stricte et immédiate de l'embargo international, fit le reste. Vercingétozévicz, malgré de tonitruantes déclarations sur le détournement des vivres des convois humanitaires, fut désarmé et arrêté pour crime contre l'humanité. Six ans plus tard, alors que s'achevait l'instruction de son procès pour génocide, purification ethnique et refus du port du casque obligatoire, Vercingétozévicz se pendait dans sa cellule romaine. Le monstre assoiffé de sang disparaissait dans l'indifférence de la démocratie retrouvée.

(à suivre)

Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

Harlant de l'Afrique noire, Victor Hugo écrivait : "Quelle terre que cette Afrique ! L'Asie a son histoire, l'Amérique a son histoire, l'Australie elle-même a son histoire ; l'Afrique n'a pas d'histoire."

L'auteur des "Misérables" avait-il raison ? A l'exception de l'Éthiopie et du Rwanda, l'Afrique sub-saharienne était un monde sans États ayant eu une profondeur historique, une continuité séculaire. Plus singulier encore, rien de ce qui a permis le progrès de l'humanité n'est sorti de l'Afrique noire. Le continent noir fut et continue d'être un continent récepteur et non concepteur.

Cette réalité insupportable aux nationalistes africains des années 1950-1960 fut combattue par Cheick Anta Diop, autodidacte aussi brouillon que prolifique. A la faveur des indépendances, ce barde africain fut propulsé à la tête du prestigieux Institut français d'Afrique noire, dont le siège était à Dakar.

Dans ce cadre privilégié, et grâce aux crédits français, il élaborait de pseudo-théories scientifiques tolérées durant trois décennies par le microcosme africaniste décebré par l'anticolonialisme et couché devant l'idéologie dominante. Prudents caméléons, presque tous les Africanistes français vivaient dans la terreur de risquer l'accusation de racisme s'ils avaient simplement osé dire tout haut ce qu'ils pensaient tout bas, à savoir que les thèses du Cheick Anta Diop n'étaient rien de plus que des élucubrations de griot.

Le postulat de Diop est, en effet, sans nuances : les Égyptiens ont tout inventé et la Grèce, puis Rome, sont les héritières de l'Égypte. Or, les Égyptiens étaient des Noirs. Conclusion : les Noirs sont donc les créateurs de la Civilisation de l'Antiquité classique.

Timidement, les linguistes tentèrent d'expliquer, avec humilité, qu'entre l'Égyptien ancien et le Grec, les liens étaient aussi évidents qu'entre un pommier et un baril de clous et que le simple rapprochement de sens ne prouvait pas un apparentement linguistique. Dans le cas contraire, l'existence du lac Kasba au Canada aurait permis à Diop d'affirmer que le Bey d'Alger taquinait le goujon à l'ouest de la baie d'Hudson...

Avec toutes les précautions, les Égyptologues risquèrent timidement une remarque de bon sens : les

L'AFRICANO-CENTRISME OU L'HISTOIRE FALSIFIÉE

Égyptiens n'étaient pas des Noirs, ainsi que les milliers de momies mises au jour en apportent la preuve. Certes, la Nubie fut, durant certaines périodes tardives, une dépendance de l'Égypte, mais cela ne veut pas dire pour autant que les Nubiens aient peuplé la moyenne et la basse vallée du Nil.

Un énorme complot

Calembredaines, affirmait le "savant africain" car l'Égyptologie constitue un énorme complot contre la race noire. Et comment, demanderez-vous ? Mais tout simplement parce que les Égyptologues détruisirent systématiquement les momies noires pour ne garder que les blanches. CQFD ! Cette entreprise de falsification de l'histoire aurait pu en rester au niveau de l'anecdote. Elle aurait, à la limite, pu être étudiée dans nos universités comme un cas d'école d'idéologie appliquée à l'histoire par un autodidacte obnubilé par sa théorie et ignorant de l'ensemble d'une matière assimilée dominée.

Or, elle est devenue l'Histoire officielle. Dans l'"Histoire de l'Afrique" de l'UNESCO, tome II, édité en 1980, Cheick Anta Diop développe, en effet, longuement ses fantasmes historico-racistes, à peine contredit par les Égyptologues avec lesquels il débat. A aucun moment, dans cette monumentale histoire éditée dans toutes les langues du monde, aucun spécialiste n'ose écrire ce qu'il faut penser des affirmations de Cheick Anta Diop, tant le tiers-mondisme dominant exerce une dictature intellectuelle interdisant toute critique. Les théories de Cheick Anta Diop furent reprises et amplifiées

aux USA ; dans les universités noires, elles furent à la base du courant Africano-centriste. Pauvres USA ! La juxtaposition de ses peuples et de leurs cultures fait que désormais chaque minorité raciale y enseigne sa propre vision de l'histoire.

Les Noirs, qui ont leurs universités et leurs professeurs, apprennent donc que l'Afrique noire, mère de la Civilisation et qui a tout inventé, fut non seulement pillée par les Blancs qui ont bâti leur puissance sur son pillage, mais encore stoppée dans son "merveilleux" élan par la colonisation qui l'empêcha d'atteindre la phase suivante de son évolution créatrice.

Or l'Africano-centrisme des Noirs américains a pour soubassement les affirmations de Cheick Anta Diop. En Afrique même, les écoliers et les étudiants sont formés dans le même moule. Comment pourraient-ils mettre en doute cette histoire officielle puisque l'UNESCO lui a donné sa caution scientifique ? Comment ne pas la prendre pour "argent comptant" quand, au Cameroun et ailleurs, les professeurs d'histoire présentent Cheick Anta Diop comme "le plus éminent égyptologue actuel".

Alain Froment, chercheur à l'ORS-TOM, vient donc de rendre un immense service à la rigueur scientifique en publiant, dans la revue "Cahiers d'Études africaines", n° 121-122, une mise au point définitive intitulée : "Origine et évolution de l'homme dans la pensée de Cheick Anta Diop : une analyse critique".

De cet article, dont le sous-titre pourrait être "Épitaphe pour un mensonge politico-historique", l'on peut extraire cette citation qui résume toute la question : "Cheick Anta Diop a discrédité la recherche africaine par l'insuffisance de sa méthodologie, ses conclusions hâtives et la subordination des préoccupations scientifiques à celles de l'idéologie (...). De sérieuses lacunes bibliographiques et l'absence de recours à des procédés statistiques objectifs, la préférence allant au choix orienté de photographies et de radicaux sémantiques, jettent des doutes sur ses qualités scientifiques. Cependant, il est devenu une telle figure emblématique du nationalisme africain qu'on considère, en Afrique, comme très malvenu de mettre en doute ses travaux."

En poche

La difficulté d'être

Cocteau, malade à la montagne, se souvient de Fontenelle sur son lit de mort répondant au médecin qui lui demandait : "Que sentez-vous ?" "Je sens une difficulté d'être". Trop de dons, trop de sollicitations et une exigence implacable. Ce texte est un régal d'écriture et d'humour : "J'ai toujours eu les cheveux plantés en plusieurs sens, et les dents, et les poils de barbe. Or, les nerfs et toute l'âme doivent être plantés comme cela. C'est ce qui me rend insoluble aux personnes qui sont plantées en un sens et ne peuvent concevoir une touffe d'épis". Qu'il évoque la conversation, l'art, le sexe ou l'amitié, sa prose est fluide, son style mince et musclé, alors qu'écrire lui coûtait : "J'ai peu de mots dans ma plume. Je les tourne et je les retourne. L'idée galope devant. Lorsqu'elle s'arrête et regarde en arrière, elle me voit à la traîne. Cela l'impatiente. Elle se sauve. Je ne la retrouve plus. Je quitte le papier. Je m'occupe d'autre chose. J'ouvre ma porte. Je suis libre. C'est vite dit. L'idée revient à toute vitesse et me jette au travail". Ses deux héroïnes préférées étaient Jeanne d'Arc pour ses réponses dans le procès et Antigone. De la France pendant l'Occupation, il a parlé très lucidement dans son journal. Il en reparle ici très intelligemment. Il avait des amis dans les deux camps. Quant à l'art, sa définition étonne par sa limpidité : "Il faut bien comprendre que l'art, je le répète, n'existe pas en tant qu'art, en tant que détaché, libre, débarrassé du créateur, mais qu'il n'existe que s'il prolonge un cri, un rire ou une plainte. C'est ce qui fait que certaines toiles de musées me font signe et vivent avec angoisse, tandis que d'autres sont mortes et n'exposent que les cadavres embaumés de l'Égypte".

"La difficulté d'être". Jean Cocteau. Le Livre de Poche.

ANNE BRASSIE

C'est à lire

Un malin plaisir d'Antoine Blondin

Les maisons à la campagne sont en général des lieux où plane le charme d'une certaine nostalgie. Alors que certains tondent leur gazon ou font des aquarelles colorées, Antoine Blondin couchait sa nonchalance sur les pages d'un petit cahier. Deux ans après sa mort, ce cahier retrouvé est publié. Un malin plaisir est un ensemble de petits textes et de réflexions à la façon d'un journal ou d'un cahier de notes.

Cochet apparaît comme un petit homme frêle...

Blondin prend discrètement le pouls de la France entre 1963 et 1977. Le sport a une bonne part ; Blondin écrit alors régulièrement dans L'Equipe. L'époque est aux grandes rencontres de rugby (qui est, selon Geneviève Dormann, comme le point-virgule, « de droite ») : les Mousquetaires sont encore verts. Chez Kléber Haedens, Blondin dîne avec Henri Cochet. « Cochet apparaît d'abord comme un petit homme très frêle au regard des bûcherons qui règnent aujourd'hui sur le tennis. » Aux souvenirs de compétitions s'ajoutent simplement des remarques sur la littérature : « Quelle bonne littérature nous aurions eue si les lecteurs du Grand Meaulnes avaient préféré Le Bal du comte d'Orgel. On ne saurait lui donner



totallement tort. Plus loin, Françoise Giroud et « tout le sérail bombinant de féminisme de L'Express » sont malicieusement baptisés « Les Précieuses Radicales ». On ne le sent pas précisément sous le charme.

Mais c'est l'amitié qui est le plaisir du livre. Blondin évoque longuement son ami Kléber Haedens qu'il retrouvait souvent dans sa maison de La Bourdette. Entre un dîner copieux et un match de rugby, les deux hommes vivent en parfaite complicité. Ensemble, ils forgent une maxime desti-

née aux fanatiques du téléphone : « J'aime mieux m'interrompre dans mon travail que dans mon déjeuner ». La réclusion à la campagne ramène aux choses essentielles.

L'ambiance chaude et moite des gradins britanniques...

Derrière cette amitié joyeuse, il y a Roger Nimier. D'évidence, c'est un trio amputé. C'est Haedens et Blondin qui ont initié Nimier au monde des stades. Blondin se rap-



pelle les virées en Angleterre pour des matches de rugby et Nimier « débouchant la petite gourde à whisky que lui avait donnée Jeanne Moreau chaque fois que la France marquait des points ». C'était à Twickenham. La peau douce de François Truffaut n'était pas encore sorti et le Portugal n'était donc pas encore à la mode dans les romans. Les écrivains que l'on désigne par commodité comme Hussards fréquentaient alors l'ambiance chaude et moite des gradins britanniques. Il n'était pas rare qu'ils ratent leur autocar pour s'être « trop tôt rués sur trop de bière ». Antoine Blondin aimait les plaisirs simples, presque enfantins.

Blondin n'aura jamais vraiment quitté l'enfance.

Il s'est toujours attaché à conserver une douce innocence et un insatiable besoin de camaraderie. La vie littéraire. Blondin remplissait des cahiers d'écolier de sa petite écriture ronde et malhabile de potache.

❖
*Blondin semble
survoler, effleurer
la réalité*
❖

En littérature, il choisit l'école buissonnière plutôt que les classes encombrées des préparations littéraires. Blondin quitte la voie royale des « gendellettes » pour jouer, jouer paisiblement avec les mots : les mots d'esprit et les calembours de L'Europe buissonnière se retrouvent ici en nombre, avec des dialogues imagi-

naires un peu naïfs. Le cynisme et la désinvolture des hussards sont loin, très loin. Avec son pied posé dans l'enfance, Blondin semble survoler, effleurer la réalité : « Je vis des moments déformés (...) Je ne suis jamais exactement là où je suis, dans le temps que je vis. » Blondin flâne, ironique, sur les quais de Seine. Rieur, il termine Monsieur Jadis par cette phrase : « Sous ma défroque du Jockey-Club, je viens de le décider : je serai un de ces vieux messieurs qui ont gardé le cœur jeune ».

Malgré sa célèbre barbe poivre et sel, Antoine Blondin n'aura trompé personne.

PHILIPPE VALDENE

*Antoine Blondin,
Un matin plaisir,
La Table Ronde, 79 F.*

Arts

Il n'y a pas de mal à aimer Matisse

Même s'il est loué par tous et par ceux qu'on n'aime pas, même si l'exposition du Centre Pompidou (1) attire les foules, même si l'on répugne aujourd'hui à l'unisson, il n'y a pas de mal à aimer Matisse. A l'aimer pour l'harmonie, pour l'élégance, pour le chant des couleurs et des lumières. Un chant qui ressemble à un cantique. Et il écrira, au soir de sa vie, à sa sœur Jacques-Marie : «... demandez à Dieu de me donner (...) la lumière de l'esprit qui me tiendra en contact avec lui et me permettra de terminer ma carrière longue et laborieuse par ce que j'ai toujours cherché : rendre sa gloire évidente aux aveuglés par les nourritures exclusivement terrestres. » La période 1904-1917, choisie pour l'exposition actuelle, montre aussi son inextinguible soif de peindre, de dessiner, d'étudier. Comme pour rattraper le temps «perdu» de sa jeunesse : il ne commence à peindre qu'à vingt ans. Il va assimiler, digérer tous les mouvements du début du siècle. Et c'est en «fauve» qu'il commence à être connu. Il peindra toujours avec acharnement. Il cherchera sans cesse la pureté des couleurs et des traits, allant jusqu'à une simplification qui ressortit à l'art sacré. Matisse n'est pas, Dieu merci, un artiste-témoin-de-son-temps ! S'il s'ouvre au monde — et les fenêtres ouvertes sont un thème majeur dans ses tableaux — c'est dans sa permanence la plus joyeuse, la plus sereine, la plus féminine aussi — les drames ne viennent-ils pas surtout des hommes ? La peinture de Matisse n'a pas d'histoire. C'est peut-être pour cela qu'elle rend heureux.

(1) Jusqu'au 21 juin 1993

NATHALIE MANCEAUX

MOI, CHARENTE, « ROI DE VENDÉE »

par Joël Bonnemaïson

Editions du Rocher, 130 F

Stratège et visionnaire, le général en chef de l'armée vendéenne se raconte. Une autobiographie apocryphe fort réussie et dont les annexes disent le sérieux.

MONSIEUR DE CHARENTE

par Françoise Kermina

Perrin, 128 F

A lire pour remettre le livre de Bonnemaïson en perspective, une biographie cette fois point du tout apocryphe, par une jeune historienne qui est en passe de devenir l'une des meilleures spécialistes de la période révolutionnaire.

INDOCHINE 1940-1955

par Jacques de Folin

Perrin

Féroce et libre et extraordinairement informé, l'ambassadeur Jacques de Folin découpe au scalpel le cadavre des illusions françaises en Indochine, formidable et sanglante série d'erreurs, de pas de clercs, de sottises et de

malentendus. Un livre capital à l'approche du demi-centenaire de Dien Bien Phu.

STALINGRAD

par Jean Mabire

Presses de la Cité, 130 F

Le cinquantenaire de la terrible bataille a été l'occasion d'une célébration éditoriale et cinématographique dont l'essentiel a constitué, hors de tout bon sens, à ressasser les lamentations sur les « heures les plus sombres... »

Le livre de Mabire tranche avec ce lamento funèbre univoque, en traçant un tableau effrayant de cet holocauste où des centaines de milliers d'hommes, russes ou allemands, furent immolés aux dieux de la guerre.

LES GRANDS MOGHOLS

par André Clot

Plon, 130 F

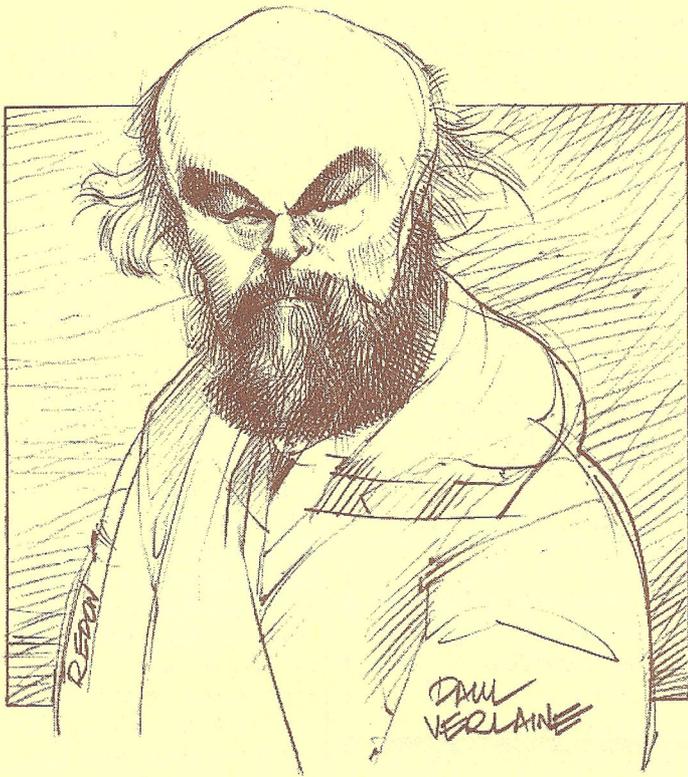
L'histoire stupéfiante des grands conquérants dont les armées vinrent battre les rivages européens et dont les réformes bâtirent les empires de l'Asie centrale, de l'Inde et de la Perse.

Un pan de l'histoire que notre regard européen-centriste a sottement méconnu. Passionnant d'un bout à l'autre.



Les Provinciales

par Anne Bernet



Verlaine : Tableaux de Paris et d'ailleurs

Le XIXe siècle est celui des poètes maudits. La raison de cet ostracisme est simple, le triomphe du monde libéral, de la société bourgeoise qu'avait engendrés la Révolution refusant une place à ces inutiles que, jadis, nos Rois eussent pensionnés afin qu'ils puissent écrire et avoir du génie tout à loisir...

La compensation offerte à ces damnés de la plume était d'être beaux, souvent, aimés, presque toujours, et très conscients, en sus, de leur talent. Mais, à Paul Verlaine, la Fortune refusa tout cela. Il fut de ces

poètes maudits qui sont également des hommes déçus.

Rien ne le prédisposait, en venant au monde, à embrasser cette carrière aventurée. Il naquit à Metz, au foyer d'un officier de carrière passablement dépourvu d'ambition et sans avenir, et d'une dame qui paraissait, tant ses espoirs avaient été déçus, devoir renoncer à la maternité. C'était en 1844 et Paul, enfant inattendu d'un couple vieillissant, devait rester fils unique. Il fit, très jeune, une découverte douloureuse : à une stature de gringalet un peu ridicule, il ajoutait une de ces

laideurs dont on n'ose même pas dire qu'elles sont intéressantes... Cette disgrâce physique allait pousser l'adolescent à tous les modes d'évasion possibles. Le premier, fort commun chez les ratés accomplis ou en puissance de l'époque, fut l'absinthe. Le poison vert devait conduire Verlaine à un alcoolisme précoce qui finirait par le tuer ; entre-temps, il aurait fait fuir son épouse et transformé la vie de sa mère en un long et désespérant enfer quotidien...

En poésie, sa laideur s'estompe

Le second fut plus heureux : le jeune homme se mit à écrire. Or, lorsque Verlaine écrit, il devient un autre personnage, qui n'a guère de rapport avec la triste réalité. En poésie, sa laideur s'estompe et disparaît ; les belles le regardent tendrement et, rassuré, il en oublie son attirance inavouable pour l'homosexualité. Ainsi peut-il alors entamer cette carrière, chantée en mode mineur, où s'alignent, avec une exquise délicatesse, les tableautins précieux, doux et tristes qui font tout son art. Verlaine est un paysagiste de l'âme plutôt que d'une scène réelle. Son expression est suggestion. Il n'a pas le goût, ni le besoin, des grandes machineries pompeuses. Sous sa plume aux allures de pinceau maniéré et charmant, le lecteur, ravi, découvrira Paris embrassé

d'un regard en deux mots, les Ardennes et les Flandres, françaises et belges, ou des parcs intemporels d'une Ile-de-France enfuie, si tant est qu'elle ait jamais existé.

Ces jardins symboliques se rencontreront souvent dans la thématique verlainienne. Peut-être ne sont-ils pas la plus parfaite expression, mais ils en sont l'une des plus attachantes. Les uns, reflets exacts de l'âme angoissée, honteuse, coupable et insatisfaite du poète se complaisent en des automnes navrés. Les autres, fabriqués sur le modèle de Watteau et de la peinture du XVIIIe siècle, sont beaux, sereins, précieux et artificiels. La rencontre entre ces deux univers n'étant pas exclue, ainsi qu'en témoigne, au cœur des "Fêtes galantes", l'élégance désespérée du "Colloque sentimental". Ils ont un dénominateur commun : sous le maquillage, le bonheur, n'est pas au rendez-vous...

"Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur"

Les "masques et bergamasques / Jouant du luth, et dansant" sont "quasi tristes sous leurs déguisements fantasques". "Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur". "Au calme clair de lune triste et beau, / Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres / Et sangloter d'extase les jets d'eau". Dans "Les Ingénus" "Le soir tombait, un soir équivoque d'au-



tomne". Ainsi avance-t-on, pas à pas, vers ce "Colloque sentimental". "Dans le vieux parc solitaire et glacé / Deux formes ont tout à l'heure passé. / Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles / Et l'on entend à peine leurs paroles. / Dans le vieux parc solitaire et glacé / Deux spectres ont évoqué le passé. / Te souvient-il de notre extase ancienne ? / Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne ?" Vers qui sont l'indéniable écho, sous leur maniérisme, du célébrité "Chanson d'automne" des "Poèmes saturniens" : "Les sanglots longs / Des violons / De l'automne".

A l'instar de Baudelaire, Verlaine, visionnaire tenaillé de crainte, présage, derrière les plus belles apparences, l'écroulement final, la vieillesse et la mort.

Conjurer l'omniprésence de l'angoisse

Hors l'absinthe, de quels exorcismes dispose-t-il afin de conjurer cette omniprésence de l'angoisse qui lui gâte toute joie ?

Verlaine va tâter de l'amour, à la mode honnête et bourgeoise, en osant, nonobstant ses mœurs et ses goûts, demander la main d'une demoiselle à sortir d'un roman de la comtesse de Ségur, Mathilde de Fleurville.

Il va alors écrire, certains de ses admirateurs diraient : il va commettre... "La Bonne chanson", hymne naïf à la félicité conjugale. Hymne naïf mais non dénué de talent et d'intérêt, n'en déplaise aux grognons. L'inspiration n'est peut-être pas très renouvelée, depuis Ronsard, mais elle a fait ses preuves et ces "Mille cailles / Chantent, chantent

dans le thym", ces alouettes, ces champs de blé mûr et sa Mie endormie encore appartiennent bel et bien à la meilleure veine poétique de notre littérature : celle qui exalte, en sus*des amours campagnardes, l'opulence dorée de nos plaines.

Pourquoi davantage mépriser ces vers : "L'étang reflète, / Profond miroir, / La silhouette / Du saule noir / Où le vent pleure." Veine classique et qui a fait ses preuves, dont l'imagerie est aussi celle de nos chansons folkloriques.

L'orage viendra des Ardennes, en 1871, sous les traits d'un adolescent de Charleville : Arthur Rimbaud. Pour lui, subjugué, Verlaine va tout quitter : Paris, Mathilde et l'enfant qu'elle attend... Partir en Angleterre... Lugubre retour du bâton : Paul, qui battait sa mère, est quotidiennement rossé par son cher Arthur... A bout de souffrance amoureuse et physique, Verlaine s'enfuit jusqu'en Belgique, menace, en l'air, de s'engager dans la guerre contre les partisans de Don Carlos en Espagne, ou, plus vraisemblablement, de se suicider.

Il supplie Mathilde de le rejoindre à Bruxelles. "De ses deux mains blanches", l'épouse délaissée déchire impitoyablement ce cœur qui, contrairement aux affirmations du propriétaire, s'est avisé de battre pour quelqu'un d'autre que sa femme. C'est Arthur qui arrive et recommence à agoniser son compagnon d'insultes et de méchancetés.

En proie à un accès de folie meurtrière mêlé d'une jalousie féroce, Verlaine, qui a acheté un revolver, tire sur Rimbaud et, heureusement, le manque... Terrifié, Arthur dénonce son assassin potentiel à la

police... Paul Verlaine est condamné à deux ans de prison. Si son incarcération sonne le glas de sa vie conjugale, elle ouvre devant le poète une ère de rédemption qui laissera croire, un temps, que le pauvre Paul est sauvé. Il se convertit.

A l'inspiration religieuse, aux fresques historiques se superposent de claires images de nature ; celles, précisément, que lui ont dérobées les murs de sa cellule. "Elle voulut aller sur les flots de la mer / Et comme un vent bénin soufflait une embellie / Nous nous prêtâmes tous à sa belle folie." "Des oiseaux blancs volaient alentour mollement / Et des voiles au loin s'inclinaient toutes blanches."

Il rêve au Grand siècle

Il rêve au Grand Siècle, au soleil couchant sur Versailles et à ces beaux esprits d'alors qui "Le printemps venu, prenaient un soin charmant / D'aller dans les Auteuils cueillir lilas et roses." Dans une comparaison empruntée à Chateaubriand et au "Génie du christianisme", Verlaine, dans "Sagesse", met en parallèle la douleur païenne et la douleur chrétienne à leur paroxysme : les mères confrontées à la mort de leurs enfants. A l'Antiquité, le poète reprend les deux figures fameuses de la vieille Hécube, la reine de Troie qui a vu périr ses cinquante fils et ses cinquante filles, et de Niobé, l'audacieuse dont l'orgueil imprudent avait osé, la vouant ainsi au trépas, trouver sa propre progéniture plus belle que celle de Latone... Mais Hécube

"court le long du rivage / Bavant vers le flot écumant / Hirsute, criarde, sauvage / La chienne littéralement." Quant à Niobé, "elle meurt dans un geste fou", définitivement inhumaine. En contraste, Verlaine trouve le ton juste pour évoquer la Mater dolorosa incarnant, au cœur de son œuvre de Corédemptrice, toute la peine sublimée de l'humanité rachetée. "La douleur chrétienne est immense. / Elle, comme le cœur humain / Elle souffre, puis elle pense / Et, calme, poursuit son chemin. / Elle est debout sur le calvaire / Pleine de larmes et sans cris". Qu'importe, alors, que Paul Verlaine, dans les années qui suivirent, soit retombé dans ses vices ? qu'il soit mort misérablement, dans le galetas d'une prostituée qui avait fini par le recueillir ?

Une apologie sereine du catholicisme

Cet ivrogne halluciné, cette brute homosexuelle, avait, presque toute sa vie et dans presque toute son œuvre, communié à l'inépuisable fond où puisèrent nos plus grands auteurs : cet univers gai et triste, bucolique, un rien artificiel ; mais aussi, mais surtout, cette apologie sereine du catholicisme, ces vêpres rustiques, ces Vierges en pleurs. C'est pourquoi résonne encore sur sa tombe cette invocation éperdue : "Agneau de Dieu, qui sauves les hommes / Agneau de Dieu qui nous comptes et nous nommes / Agneau de Dieu, vois, prends pitié de ce que nous sommes / Donne-nous la paix (...)"

Fidèle au poste

par Serge de Beketch

AH, ZAPONS-PONS-PONS LES VILAINES MARIONNETTES

Après un an de câble, mon siège est fait : le meilleur moyen de lutter contre la néfaste emprise de l'œil glauque qui trône dans nos foyers est d'en user jusqu'à l'abus (ce que savent les pâtisseries qui gavent leurs vendeuses débutantes pour les dégouter des gâteaux).

Jamais je n'ai aussi peu regardé la télévision que depuis que je dispose de vingt-cinq chaînes, dont deux diffusent des films de cinématographe.

Enfin la déesse télé m'apparaît pour ce qu'elle est : rien.

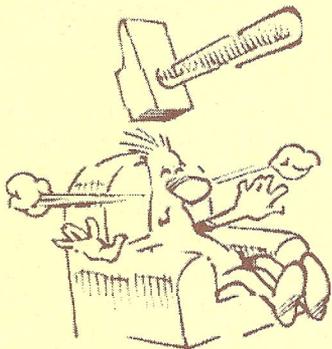
Le dragon est mort, tué par Excalibur, la boîte à zapper. Zappons donc allègrement.

Multiplions les chaînes pour nous mieux libérer et vengeons-nous joyeusement des cuistres, des jean-foutre, des emmerdeurs, des pourrisseurs, des lamentateurs à jet continu, des chronométriers officiels d'heures les plus sombres, des marchands de lessive, des animateurs de jeux de nains, bref, de toutes ces vilaines marionnettes, en les égorgeant, tout net, d'un revers de cette arme magique et infallible qui les fait instantanément disparaître de notre champ visuel.

Mercredi 21 avril

F2 20H50 :
« LA MAISON VIDE »

L'histoire d'un adolescent juif en 1942. Saluons le courage de F2 qui n'hésite pas à affronter les tabous les mieux défendus.



Jeudi 22 avril

TF1 17H50 :
« LE MIEL ET LES ABEILLES »

« Série française », indique le programme.

Une jeune actrice de ce feuilleton, Mallauray Nataf, s'exprime dans Actualité juive.

« Qu'est-ce que représente Israël pour vous ? » demande élégamment l'intervieweuse.

Réponse de Mam'zelle Nataf : « LE SEUL PAYS

pour lequel je serais capable de me mobiliser, d'intervenir, de me battre ».



Vendredi 23 avril

F2 22H25 :
« BOUILLON DE CULTURE »

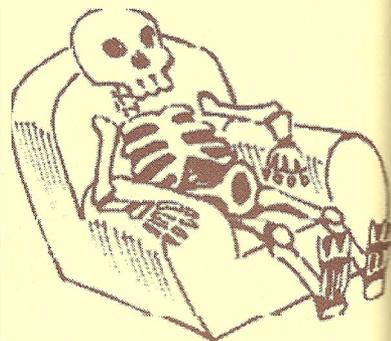
Françoise Giroud, de l'Amicale des porteurs de médaille de la Résistance en chocolat de marché noir, et Bernard-Henry Lévy, Cœur croisé de l'action humanitaire, interviewés par l'amateur de beaujolais et de football le plus mal peigné du monde. Un grand moment de conformisme plat.

Samedi 24 avril

TF1 20H45 :
« L'ENTERREMENT DE MADAME COLUMBO »

Depuis des années, les producteurs du feuilleton Columbo avaient à leur

service la plus économique des vedettes : Madame Columbo en personne qui, omniprésente dans les dialogues, n'apparaissait jamais à l'écran. Or, voici que ces imbéciles l'ont tuée. Liquidier une comédienne qui ne coûte pas un cent de cachet, c'est malin ! L'avantage, c'est qu'on saura désormais pourquoi Columbo a toujours des chemises aussi mal repassées.



Dimanche 25 avril

CANAL PLUS 20H45 :
« MY OWN PRIVATE IDAHO »

Je cite le résumé du film : « Jeune prostitué homo, Mike est sujet à de violentes crises de narcolepsie... Au sein de sa bande de marginaux se trouve également un jeune homme d'un milieu très aisé qui a choisi de se



prostituer uniquement pour se venger de son père ».

Et le critique de commenter : « Une très étonnante histoire d'amour ».

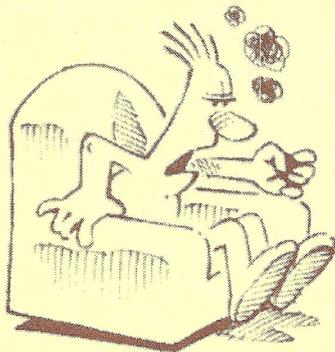
On allait le dire.

Lundi 26 avril

F2 9H20 :
« **MATIN BONHEUR** »

L'émission est censée vous mettre en forme pour la journée. Invité du jour : Paul Amar.

Paul Amar au petit déjeuner ? Merci bien, je préfère le Nègre Banania.



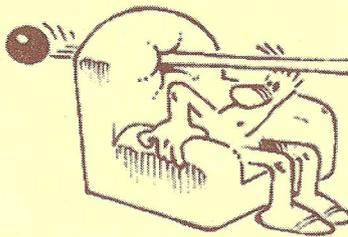
F2 20H50 :
« **LES DISPARUS DE SAINT-AGIL** »

Ne rêvez pas. Il ne s'agit pas de l'inoubliable chef-d'œuvre de Christian Jaque mais d'un remake patapoufeux. Le directeur, rôle jadis tenu par Aimé Clariond, est cette fois incarné par Micheline Presle. C'est le seul point positif de l'affaire.

M6 22H30 :
« **CES GARÇONS VENUS DU BRÉSIL** »

Le docteur Mengele a prélevé sur le chancelier Hitler des cellules qu'il injecte à des femmes pour produire de beaux enfants blonds aux yeux bleus. Un certain Ezra Lieberman s'oppose à cette manipula-

tion, pourtant réalisée quotidiennement dans tous les laboratoires de génétique du monde sans que personne ne s'en émeuve. Le projet du docteur Mengele avortera lui aussi.



Mardi 27 avril

TF1 20H45 :
« **ALLO MAMAN, ICI BÉBÉ** »

Un nourrisson se révèle doué de la parole. Ce qu'il dit est prodigieusement dénué d'intérêt.

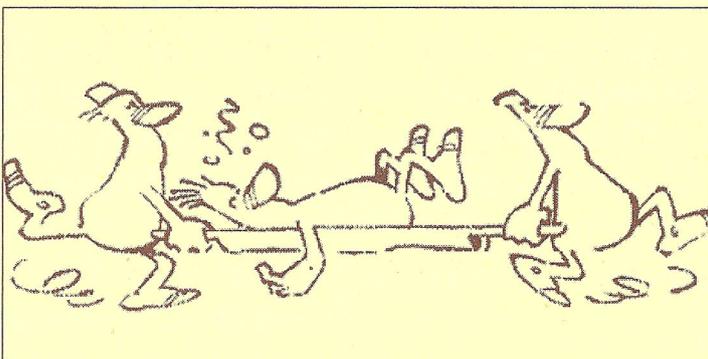
TF1 22H30 :
« **DURAND LA NUIT** »

Un animateur de télévision se révèle doué de la parole. Voir plus haut.

Mercredi 28 avril

F2 20H55 :
« **LE BŒUF CLANDESTIN** »

Une fable féroce de Marcel Aymé, mise en images par l'un des der-



niers dinosaures de la vraie télévision, Lazare Iglesis, et interprétée par la crème de l'élite des comédiens français : Daniel Ceccaldi, Danièle Lebrun, Jacques Sereys, Jean Rougerie, etc. Le genre de spectacle qui justifie, à lui seul, l'existence même de la télévision. A ne manquer sous aucun prétexte.



Jeudi 29 avril

ARTE 23H05

Un médecin pratique le saut à l'élastique. Un fonctionnaire s'amuse à rouler à deux cents kilomètres/heure sur des départementales, le dimanche après midi ; un technicien fait de la voltige sur les wagons du métro ; une journaliste observe ces cinglés et s'interroge sur cette « nouvelle tendance dans les loisirs ».

« Nouvelle », vraiment ? Je ne suis pas si certain que la sottise suicidaire soit une chose nouvelle.

Tous
les mercredis
de 18
à 21 heures
en direct.

Tous
les jeudis
de 2 à 5 h.
et
de 7 h.30
à 10 h.30
en rediffusion.

Sur
**Radio
Courtoisie :**
le Libre
Journal
de Serge
de Beketch

Paris : 95,6
Chartres : 104,5
Cherbourg : 87,8
Caen : 100,6
Le Havre : 101,1
Le Mans : 98,8

Radio-Courtoisie
La radio libre du
pays réel et de la
francophonie
61 bd Murat
75016 Paris
(46 51 00 85)



Les Pendules à l'heure

par Pierre Monnier

Lettre à ceux qui n'ont pas encore compris pourquoi les Français se sont unis autour du Maréchal Pétain en 1940.

*Mesdames,
Messieurs,*

Une bande de malfaiteurs nazis s'est emparée du pouvoir en 1940 à Vichy dans le but exclusif d'aider l'occupant à conforter sa puissance. Quatre ans durant, ces bandits vichyssois n'auraient eu d'autre objectif que le pourrissement de la France.

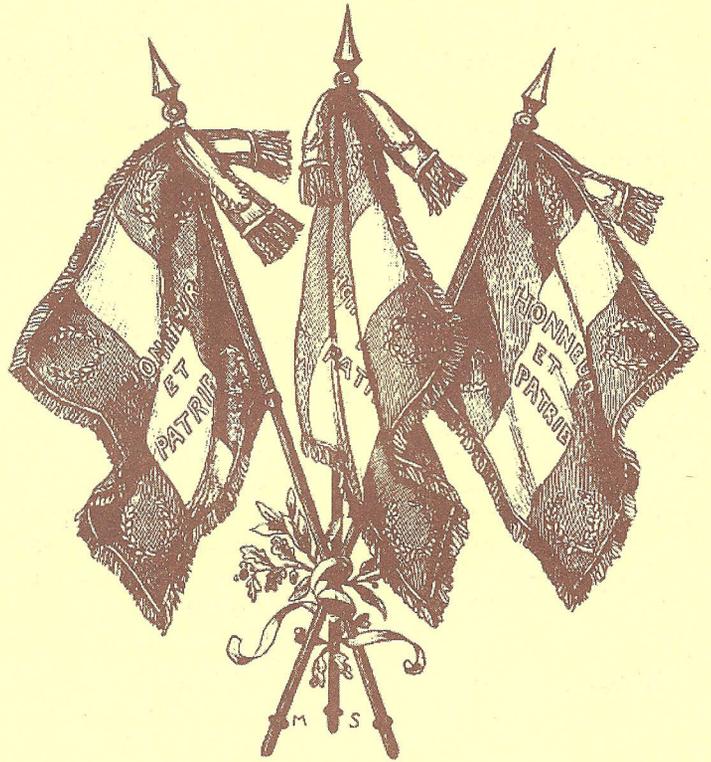
Telle est la forgerie qu'à l'unisson, historiens, journalistes, écrivains, cinéastes, de Jean Daniel à Eric Conan, en passant par Paxton, Azéma, Claude Chabrol, etc., propagent à l'envi, avec la complicité de tous les médias.

Paxton, par exemple, écrit sans se gratter qu'il faut « considérer l'armistice et la Révolution nationale non pas comme les conséquences d'un sort subi mais comme des choix politiques ».

A cette propagande barbouillée en Histoire, le grand Raymond Aron répondait, quelques minutes avant sa mort sur les marches du Palais de justice, en exécutant Zev Zernhell « dont la frénésie partisane rend les écrits a-historiques ».

Tout le monde, heureusement, ne se laisse pas intoxiquer sans broncher. Même l'ancien porte-parole du gouvernement Max Gallo ne cache pas sa perplexité :

« Il faudra bien qu'un jour on comprenne pourquoi les Français se sont groupés autour du Maréchal en 1940 », proposait-il récemment. Bonne idée, en effet. Et bonne question.



Depuis 1945, les groupes de pression, vénéreux épigones des régimes improprement appelés « démocratiques », ont le souci, jusqu'à l'obsession, d'infléchir notre mémoire en l'encombrant d'un passé contrefait, gauchi, partial et tordu. Pour mon compte, et pour répondre à Max Gallo, je ne rapporterai dans ces pages que de l'indiscutable, authentique et vérifié, reconnu par toutes les parties. Comme Stendhal, qui n'accordait de crédit qu'aux « petits faits vrais », je peux dire : « Rentrant dans ma chambre, je me donne la peine d'écrire cette histoire...

Elle est vraie dans tous ses détails ». Cela devrait répondre à la question.



I LA GUERRE EST ENGAGÉE

Pour la plupart des Français, la guerre, en 1939, est un caprice du destin en forme d'agression menée par les forces du mal. Le diabolique Hitler et ses nationaux-socialistes assument la responsabilité du carnage : il est donc inutile de s'interroger sur les causes et les circonstances.

L'Angleterre et la France, nous dit-on, ne pouvaient tolérer plus longtemps les facéties meurtrières du chancelier teuton.

*Les bonnes
démocraties se
devaient de faire
parler la poudre*

Les bonnes démocraties se devaient de faire parler la poudre. Il y a, cependant, une petite embrouille qui donne à réfléchir. C'est cet engagement pris par l'Angleterre de garantir la frontière germano-polonaise (mais pas la soviéto-polonaise), sans en avoir aucun des moyens stratégiques, techniques ni militaires. Engagement pris au tout dernier moment, comme s'il était prévu d'envoyer, dans la foulée, la jeunesse de France au casse-pipe.

L'Angleterre déclare donc la guerre à l'Allemagne le 3 septembre 1939 à onze heures. Le gouvernement de la Troisième, présidé par Daladier, s'aligne à dix-sept heures. Or, conformément à la constitution de 1875, la guerre n'aurait dû être

déclarée qu'après un vote à la Chambre et au Sénat. Il n'en a rien été. Les Français apprendront donc qu'un petit groupe de ministres, emmenés par Georges Mandel et Paul Reynaud, eux-mêmes enchaînés à la politique de Londres, ont obtenu de Daladier, premier ministre, qu'il prenne la décision d'en découdre.

Ils sauront que quelques-uns de leurs élus tentèrent avec courage, mais en vain, de conjurer la tragédie. Ceux-là refusaient la fatalité du conflit : Georges Bonnet, Gaston Bergery, Pierre Laval, Anatole de Monzie, Marcel Déat...

On apprendra que Bonnet, ministre des Affaires étrangères, s'est dressé de toute son énergie contre le massacre ; il a recherché le concours de ceux qui réagissaient comme lui. Le comte Ciano, qui refusait le crime prémédité, lui donnera son aide... En vain... Les hommes de Londres l'emporteront.

*Daladier se tenait
au médiocre
par
frayeur du pire*

Plus faux dur que jamais, Daladier, dont Monzie dit qu'il « se tenait au médiocre par frayeur du pire », obtint du parlement le vote de crédits supplémentaires... « En vue des éventualités »... Quand on lui demande s'il s'agit d'une déclaration de guerre déguisée, son indignation éclate : « Oh !... Pas du tout !... Qu'est-ce que vous croyez ? ... Moi ? La guerre !... Ah ! non !... Seulement les éventualités !... »

Résolu dans son attitude et soutenu par Anatole de

Monzie, Georges Bonnet luttera jusqu'à la fin sans fléchir.

Ces efforts, cette passion, ce refus de croire la guerre inévitable, il devra les payer.

Le gouvernement de Sa Majesté veut qu'il soit chassé du ministère des Affaires étrangères.

Il en sera chassé. Les Anglais sont désormais tranquilles. La paix ne sera pas sauvée. Il n'y aura personne en France pour accueillir les offres de discussion de Hitler le 6 octobre 1939. Ni les propositions faites par la Belgique et la Hollande au mois de novembre, pas plus que les tentatives de Sumer Welles au début de 1940.

*Les Anglais ont
voulu la guerre
et ont investi dans
le courage
des soldats Français*

Les Anglais ont voulu la guerre ; ils ont verrouillé le gouvernement de la Troisième et, pour la suite, ils ont investi dans le courage et dans l'esprit de sacrifice des soldats français. Ils ont aussi installé sur notre sol un petit corps expéditionnaire qui représente à peine le vingtième de ce que nous avons engagé.

Une poignée de ministres soumis à l'influence des dirigeants britanniques a mobilisé, en toute illégalité, quatre millions d'hommes et précipité quarante et un millions de Français dans une guerre improvisée que sanctionnera la plus grande débâcle de notre Histoire.

C'est ma première page et un début de réponse à la question.

A suivre

Un jour 24 avril 1792 La Marseillaise

Le soir du 24 avril 1792. M. de Dietrich, le maire de Strasbourg, brûlant de patriotisme, pria l'un de ses hôtes, le capitaine Rouget de l'Isle, de composer un hymne en l'honneur de la déclaration de guerre au roi de Bohême et de Hongrie ; Rouget regagna sa chambrette plein de fièvre tricolore, accorda son violon, "les paroles (vinrent) avec l'air, l'air vint avec les paroles", et le soleil levé, le "Chant de guerre pour l'Armée du Rhin", la future "Marseillaise", était né. La belle anecdote ment...

D'abord, M. de Dietrich n'avait rien d'un boute-feu ; le brave homme était simplement un bon amphitryon, ainsi que le prouve une lettre qu'écrivit sa femme le 26 avril. "Comme tu sais, dit alors la maîtresse à son frère, que nous recevons beaucoup et qu'il faut toujours inventer quelque chose, soit pour changer de conversation, soit pour traiter de sujets plus distrayants, mon mari a imaginé de faire composer un chant de circonstance (...)". Ensuite, loin d'obéir à une noble inspiration, le pauvre Rouget, sorte de Trissotin à baudrier, dut piller les uns et les autres afin de vers et bâtir une partition. Ses vers ? Le traîne-sabre les transposa des phrases d'une affiche incendiaire dont le club sans-culotte de l'Auditoire avait inondé les murs strasbourgeois — "Aux armes, citoyens, l'étendard de la guerre est déployé !", et cætera... — et de ceux du chœur de l'acte III d'"Athalie" de Racine : "J'entends même les cris des sauvages soldats (...). On égorge à la fois les enfants, les vieillards (...)", et cætera... Sa partition ? M. de l'Isle la trouva, in extenso, dans le splendide oratorio "Esther" qu'entre 1775 et 1787 avait produit le maître de chapelle de la cathédrale de Saint-Omer, Jean-Baptiste-Lucien Grisons. Rouget de l'Isle ou l'inventeur des histoires... marseillaises !

JEAN
SILVE DE VENTAVON

Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

CET HOMME VA CHANGER LE MONDE Marc Jolivet

L'affiche qui montre un gros chien est bien à l'image de ce spectacle. Parfois un tantinet rébarbatif, mais attachant, à la fois pataud et capricant (un chien, ça saute aussi...) Cynique, toujours ! Pour cause...

Pour nous, cela commençait mal. Jolivet attaque avec la célèbre formule : "... Ma femme, mes filles, mes cousines, etc." En réalité, il utilise cet apophtegme pour en tirer un sketch délirant et pas vraiment méchant pour "Le Président". La grande force de ce spectacle, c'est une "vacherie" nuancée et habilement dosée. Il en a pour tous les acteurs de la vie publique.

L'intelligence de Jolivet fait qu'in fine il est politiquement inclassable, même pour le spectateur le plus attentif. Un poil "écologique" peut-être ? Belle leçon pour les copains du "chauve-bise" qui se croient obligés d'afficher des convictions d'ailleurs aussi variables que l'air du temps.

A ce sujet, le ruban rouge de la réputation de ces six derniers mois revient, sans conteste, au petit vieux de Miami, dit aussi le "Gland des veuves" : Michel Sardou, qui a réussi dans la même semaine à vomir sur Giscard chez Anne Sinclair (et non l'inverse), à chanter quasi simultanément

les laudes de Chirac (celui qu'on croit du marbre dont on fait les statues et qui, en réalité, est de la faïence dont on fabrique les bidets...) et à recevoir, quelques jours après, la croix de chevalier de la Légion d'honneur des mains de "Dieu". Chapeau (plutôt bada-Blum), l'artiste !

Le parti pris par Jolivet et son complice, Gérard Miller, c'est de nous ramener, par le rire, à nos dures réalités. La philosophie de tout cela, c'est que seuls les clowns sont crédibles puisque désenchantés...

Christophe de Baralon, musicien-comparses de notre amuseur, lui propose de le "briefier" afin de changer le monde. Tout au long du parcours, ce longiligne jeune homme est un habile faire-valoir.

Sous des dehors "rigolards" se cache une vraie angoisse devant aujourd'hui. On en arrive, avec l'auteur-acteur, à se demander si le "Parti d'en rire" est encore le plus puissant...

On ne saurait trop vous recommander ce spectacle intelligemment décapant qui véhicule certaines idées qui ne pourront pas déplaire aux adeptes du "Le Pen-Club".

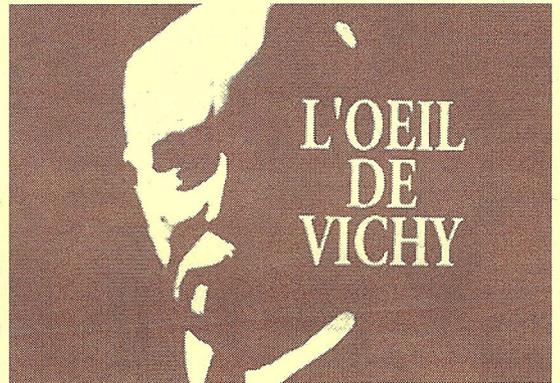
Enfin de l'humour sans racolage ! Les frères Jolivet ne sont-ils pas les fils d'une pulpeuse et pétillante comédienne qui a parfois la grosse tête de 16 h 30 à 18 h. Les enfants de la Balle, comme les chiens bien nés, chassent de race !

Théâtre Tristan Bernard
(45 22 08 40)

L'ŒIL DE VICHY de Claude Chabrol

Depuis le début du mois de mars, Claude Chabrol, invité partout où il faut être vu et entendu, déverse sur le régime de Vichy et particulièrement sur le Maréchal, des tombereaux d'ordures et de contre-vérités. Tout cela afin de promouvoir son laborieux "documentaire" d'une heure cinquante (en noir et blanc) qui a pour ambition de nous

montrer ce que les actualités cinématographiques des années quarante diffusaient à



l'intention d'un "populo" décervelé par la propagande... Les divas de la critique réunies en chorale chantent sans dissonances les laudes du réalisateur du "Beau Serge" (qui n'est pas une biographie du Patron...) et de la "Ligne de démarcation" mais prennent des accents wagnériens pour flétrir l'Etat français et son chef. Chabrol avait quatorze ans en 1940. Il a la haine... résistante !

Comptant sur la brillante intelligence du public d'aujourd'hui, cet optimiste n'a pas cru devoir apporter trop de commentaires à son montage en supposant que les quelques "précisions" et "rectifications" dites en voix-off par Michel Bouquet (comédien rose-crevette) suffiraient à dessiller les yeux de nos contemporains plus éveillés que les générations précédentes.

Nous allions enfin voir clair sur la période la plus sombre... etc.

Claude Chabrol fut, dans la fin des années cinquante, l'attaché des relations publiques, à Paris, de la 20th Century Fox ; ce qui l'amena à bricoler une sulfureuse biographie de Vera Jayne Palmer (plus connue sous le pseudonyme de Jayne Mansfield). Cela donne autorité pour parler du Maréchal Pétain... Bref, le gros bricolage ça le connaît.

Eh bien, c'est raté... Pensez donc : il a oublié de nous montrer (par ailleurs on l'a vue cent fois) l'exposition du Berlitz. Manque de flair...

France gourmande

par Chaumeil

L'EXEMPLAIRE QUALITÉ DU VIGNOBLE D'ORMESSON

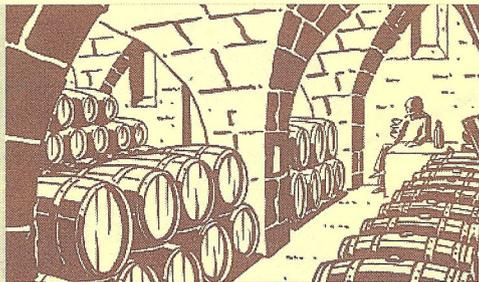
Elles ont vécu, les "piquettes" d'antan que des vignes pissaient à cent cinquante hectolitres à l'hectare, qu'il fallait "remonter" en saveur et en alcool à coups de "vins médecins" d'Algérie, d'Espagne, d'Italie et même de Yougoslavie et dont la mévente jetait les vigneronns du Languedoc dans des révoltes souvent violentes, parfois meurtrières.

Elles ont vécu, car rien de ce que font les hommes n'est irréversible et nos vignobles du sud ont, pour la plupart, pris un heureux tournant. L'exemple le plus éclatant en est donné par les vignobles d'Ormesson situés à Lézignan-Lacèbe à 28 kilomètres au nord-est de Béziers. Voilà trente ans, ce domaine d'une quarantaine d'hectares donnait quelques dizaines de milliers d'hectolitres d'un vin à peu près invendable parce qu'à peu près imbuvable en l'état.

En 1966, le jeune comte Jérôme d'Ormesson prit une résolution drastique : il fit arracher tous ses cépages précédents et replanta le vignoble en cépages nobles. Je le rencontrai six ou sept ans après et il me fit goûter son vin rouge. Issu de vignes jeunes, il offrait cependant alors quelques signes certains d'un bon avenir.

— Nos parcelles, me confia Jérôme d'Ormesson, ne produisent que 30 à 35 hectolitres à l'hectare, mais ma politique est de faire bon bientôt, l'âge venant aux vignes et grâce à une vinification soignée.

Un quart de siècle a passé. Maintenant, les vins d'Ormesson sont de haute qualité et se vendent sans problème, même à l'exporta-



tion, ce qui est remarquable, bien que leur appellation ne soit que "vin de pays d'oc". Et les chais de vieillissement situés dans les dépendances d'un beau château XVII^e siècle abritent des barriques bien agréables aux yeux comme au palais, contenant six vins différents.

"L'enclos du domaine d'Ormesson" — de cépages Merlot et Cabernet Sauvignon —, vieilli un an en barriques bordelaises, a des arômes remarquables de fruits rouges avec une pointe de tabac, un grand rouge, solide : 60 F la bouteille millésime 1990.

"L'enclos" blanc de blanc — de cépages Sauvignon et Terret Bourré —, élevé quatre mois sur lie, est élégant et délicat : 40 F.

"Le domaine d'Ormesson" est un rouge charnu, rond, qui rappelle les agréables bordeaux. Son vieillissement se fait en barriques provenant de Château Margaux. 1990 : 27 F, 1989 : 30 F.

"Le rosé gris de gris" — cépages Grenache et Cinsault — est frais, sec, avec un arrière-goût fruité et une réminiscence de pierre à fusil. Un champion de l'exportation : 30 F.

"Le O. d'Ormesson" est un somptueux blanc dont les jus sont décanés à première pression et vinifiés à basse température. Il est frais et généreux : 30 F.

Enfin, "le Page d'Ormesson" est un blanc de blanc mousseux brut à fine bulle qui vaut mieux que bien des champagnes moyens : 60 F.

- Les vignobles d'Ormesson.

Lézignan-Lacèbe - 34120 Pézenas

Tél. 67 98 29 33

Sous mon béret

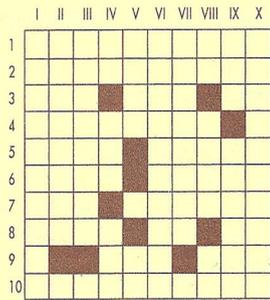
Spores en chambre

Le printemps est là. La brise légère caresse les nappes blanches de chez Echanchü, rue François Bonvin. Les jupes raccourcissent et des jambes graciles arpentent les pavés. La campagne sent le muguet. L'agneau de lait tête et les petits veaux apprennent à marcher. Les morilles poussent dans le silence des nuits encore fraîches. Surtout les morilles adnées, dont le rebord inférieur du chapeau rejoint le pied horizontalement. Elles sont différentes des morilles distantes qui ont une vallécule autour du pied, à la partie basse du chapeau, et parmi lesquelles se détache largement en qualité la morille délicieuse avec ses côtes maflues et ses couleurs pourprées. N'oublions pas le morillon qui, en général, a un chapeau conique ne touchant pas au pied. Ces merveilles de la nature se chercheront en bordure des haies, près des ormes et des pommiers, des frênes et des ruisseaux. Mais l'habitat de la morille est des plus éclectiques ! De nombreux témoins affirment en avoir trouvé sur de vieux matelas pourris, abandonnés dans des maisons hantées par le souvenir de bonheurs fugaces, ou même sur des tas d'affiches électorales gluantes de colle à tapisser. La démocratie aurait donc une utilité. Et une paire de champignons dans les oreilles du Premier ministre ne peut qu'entraîner dignité rehaussée et grand destin national. Quant aux locataires du Palais Bourbon, ils pourront manger les morilles en hâtelets, recette extraite du "Traité des champignons par le citoyen Paulet", publié dans la sinistre année 1793. Après les avoir fait mariner, on jette leur eau, on les embroche et on les grille légèrement panées, en les arrosant de leur jus. Mais cependant, pour les députés, rien ne vaut les gyromitres qui naissent également au printemps. Leurs chapeaux sont formés de plis qui leur donnent l'aspect d'une cervelle humaine, mettons d'un ministre. Aussi goûteuses que les morilles, elles ont l'avantage d'être parfois mortelles. Sic transit gloria mundi.

JOSEPH GREC



Mots croisés



HORIZONTAUX

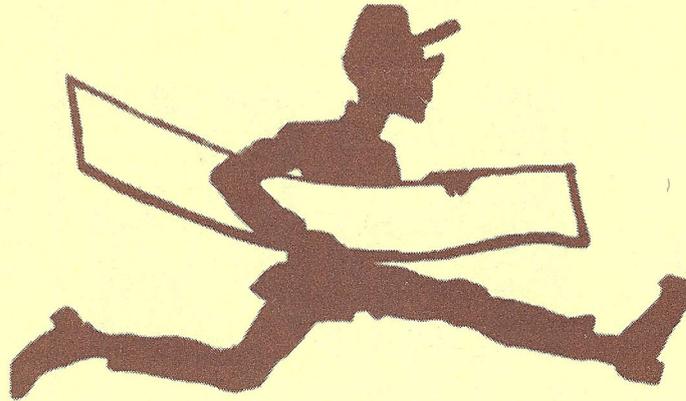
- 1 - Ce qu'ils écrivent est très daté
- 2 - Entrée par derrière
- 3 - Il faut croire qu'il aimait beaucoup les lis
- Un titre qu'on peut lire des deux côtés
- On ne peut pas dire qu'il a pris une veste
- 4 - Pare-feu
- 5 - Le côté des Anglais
- Même supérieure, elle n'est pas très au-dessus de la mouche
- 6 - Même plein, il peut parfaitement tenir la route
- Beau parleur
- 7 - Un bouc n'en ferait qu'une bouchée
- Grillons
- 8 - Ouverture pour violons
- Fin de série
- Elles se suivent en riant
- 9 - Les trois lettres ?
- Il y en a plein les rues à Londres
- 10 - Il fait perdre la tête.

VERTICAUX

- 1 - Demi-monde
- 2 - Crus
- 3 - Ça faisait les pieds aux Grecs
- 4 - Possessif
- C'est mieux au milieu
- Beau nid d'aigle dans le Midi
- 5 - Un saint de Norvège
- Note
- 6 - Tout est égal avec elle
- 7 - On y imprime des choses pleines de sagesse
- 8 - Fin de soirée
- On ne peut y descendre qu'en remontant
- Pronom
- 9 - X X X
- Il s'oppose à tout
- 10 - Si c'est de l'opium, ce n'est pas étonnant

JACKY REDON

Lettres de chez nous



Bravo !

Conservé sa faculté de se scandaliser, le dire sans hypocrisie, sans tabou, sans haine, restera toujours le principe de l'humanité libre, lorsque cette faculté est utilisée à bon escient.

Vous avez droit à tous mes encouragements anticipés pour votre nouvelle revue.

Si elle peut devenir une expression écrite adaptée de vos émissions à Radio-Courtoisie, j'y souscris en vous souhaitant bonne chance.

R. F. (NOISY-LE-GRAND)



Confiant malgré tout

Je suis sceptique quant à la volonté des Français de sortir du merdier intégral dans lequel ils s'enlisent avec

complaisance, parce qu'ils n'ont même pas conscience de la profonde crise morale qui est la cause première de notre mal.

Quand un peuple au travail comptabilise les dixièmes d'heures supplémentaires lui donnant droit à un demi-jour de bonus en fin de mois ; passe le plus clair de son temps à échafauder des projets pour ses "ouiquendes" ; se fait prescrire des arrêts de travail pour le moindre pet de travers ; et tant d'autres choses encore...

Penser que c'est dans ce magma de zombies que votre journal devra recruter des lecteurs... ce n'est pas facile !

Mon seul souhait est que ces pronostics se révèlent erronés et je vous adresse donc mon modeste soutien !

C.F. (MARSEILLE)



Civilisation

Je vous souhaite

bonne chance et vous félicite pour votre courage et votre témérité à défendre les valeurs de notre civilisation chrétienne menacée par l'œuvre diabolique de destruction des loges et autres organisations manipulant le monde politique de notre Occident décadent.

Je crois à un retour de la monarchie qui pourra un jour nous sauver du naufrage. Bonne chance !

A. DE B. (PARIS)



Emotion

J'attends avec impatience votre nouveau journal pour déguster à nouveau avec une joie intense vos petits chefs-d'œuvre d'esprit et de pertinence nommés "Fidèle au poste".

J'admire votre art à dire en quelques lignes l'essentiel dans un éditorial et retomber si gracieusement sur vos pieds au point final.

J'ai 74 ans, mais nous sommes du "même bord" sans être de la même génération et je souhaite de tout cœur que votre entreprise marche.

F. B. (PARIS)



Encore un !

Créer un "nouveau contre-poison médiatique" ? Excellente idée. Mais pour qui ? Pour uti-



liser un langage basement "marchand", avez-vous fait une étude de marché préalable ? Où comptez-vous trouver des lecteurs ?

Notre ennemi : l'indifférence généralisée à l'encontre des valeurs de la droite nationale. Les Français, à 80 %, n'ont pas envie d'être réveillés. Leurs personnages favoris ? l'abbé Pierre, le commandant Cousteau... Il vaudrait mieux que la droite nationale regroupe ses forces en éditant un seul grand hebdo national où tous ceux qui ont réellement quelque chose à dire le diraient, en évitant, tant que faire se peut, les "bondieuseries" intégristes et les nostalgies maréchalistes. Ah oui, je sais, la "tradition catholique" en prendra un coup, mais la France trouvera peut-être d'autres raisons de se bouger le c... !

J-P. R. (BAGNOLS)

Tous mes vœux !

Je souscris à votre décadaire car vous DEVEZ réussir. Vos analyses sont bonnes et votre équipe de collaborateurs — que nous connaissons déjà — vous permettra de gagner de nombreux autres lecteurs. J'en suis certain !

M. D. (CROISSY)

D'un Français moyen

Plutôt que de créer un nouvel hebdomadaire avec tous les aléas que cela comporte, ne vaudrait-il pas mieux œuvrer pour un regroupement des divers courants de pensée — trop éparpillés — afin d'avoir une action plus incisive sur l'opinion publique et de forcer le barrage et le black-out des médias ?

Y.P. (RUEIL)

Soutien

Malgré le déplorable état de mes finances, je ne peux me dispenser de vous envoyer un petit chèque pour soutenir votre projet.

La presse française souffre d'une triple oppression : celle des syndicats d'obédience communiste, celle des esprits faux admirateurs de toutes les crapules et celles de ceux qui tirent les ficelles de tous les moyens de communication et contrôlent la publicité.

En toute amitié, je souhaite que Dieu bénisse votre entreprise !

P. C. (MONTREUIL)

Vital

Oui, nous sommes avec vous pour votre nouveau journal : nous avons besoin de votre style imagé, incisif, décapant, de vos raccourcis saisissants, de votre ardeur, de votre foi.

En un mot de votre talent !
Donnez-nous aussi quelquefois de bonnes nouvelles !
Et puis "que Dieu vous garde !"

S. C. (SAINT-CLOUD)

Tradition

De tout cœur avec vous pour la réussite de votre journal.

La remise au premier plan, dans la meilleure tradition chrétienne, de l'éducation, de la culture et des racines de notre civilisation française s'impose de plus en plus. On a trop tendance à se laisser envahir — du fait de leur intensification — par le besoin de dénoncer les corruptions de toutes sortes.

J.-J. M. A. (ECULLY)

Mes bien chers frères

J'e l'ai lu. Et entièrement. Il fait tout de même 676 pages, table des matières et autres index compris. Je parle du nouveau Catéchisme de l'Eglise catholique, donné par le Pape en octobre dernier, reçu en France dès le mois de novembre.

Je ne regrette pas de l'avoir lu. C'est heureux, direz-vous, de la part d'un prêtre, d'avoir tiré profit d'une telle lecture. J'ai l'ambition de vous faire partager ce profit, d'indiquer les richesses de ce document important de l'Eglise catholique.

En vérité, c'est un monument, et sa parution, un événement. Ce Catéchisme représente un énorme effort de synthèse, organisé selon le plan désormais traditionnel des catéchismes romains : la Foi, les Sacrements, la Morale, la Prière. On a déjà beaucoup écrit sur ce livre, son histoire, ses sources, ses auteurs, la façon dont il a été reçu par les uns ou par les autres. Ce ne sera pas mon propos. Je voudrais donner envie de le lire, en faisant appel non pas tellement à l'obéissance de la foi, mais à la soif de vérité, au désir de mieux comprendre notre religion. A vrai dire, il est revêtu d'une autorité certaine. Il mérite notre confiance. Mais serait-il l'œuvre de quelque obscur abbé, je témoignerais du même enthousiasme et je dirais : j'ai lu un résumé de notre foi ; tenez, lisez ça, ça vaut la peine.

J'ai toujours beaucoup aimé le catéchisme du Concile de Trente. L'avez-vous lu ? Lui aussi, c'est un monument. C'est encore une référence. J'aime aussi le catéchisme de Saint Pie X, le grand et le petit. J'en ai d'ailleurs racketé un exemplaire l'autre jour. Ce sont, eux aussi, de puissantes synthèses. Mais notre dernier catéchisme comporte une originalité qu'on a peu signalée jusqu'à présent. Il est riche d'une multitude de formules, ramassées, elles-mêmes synthétiques, où plusieurs réalités de notre foi sont rapprochées. C'est cela qui est lumineux et très utile. Je relèverai donc un certain nombre de ces formules qui méritent d'être notées à part, voire d'être apprises par cœur, capables de nourrir l'intelligence et la prière. Un exemple ? Page 107, à propos de la Vierge Marie : "Ce que la foi catholique croit au sujet de Marie se fonde sur ce qu'elle croit au sujet du Christ, mais ce qu'elle enseigne sur Marie éclaire à son tour sa foi au Christ" (n° 487). C'est pas beau, ça ? Nous y reviendrons.

Père GUY-MARIE

L'Etendard

COUCOU, C'EST NOUS !

L'Etendard est un groupe de jeunes catholiques. Son but est la diffusion des travaux de l'A.N.R.S. Méconnue encore, l'Association pour une Nouvelle Recherche Scientifique rassemble des chercheurs de toutes origines. Ils sont docteurs, agrégés, diplômés de grandes écoles ou chercheurs indépendants. Et déterminés à en finir avec la désinformation et le terrorisme qui sévissent aussi dans la connaissance contemporaine.

A la science corrompue par l'erreur matérialiste, ils demandent des preuves et des comptes.

« Animal politique » vivant en société, recevant tout d'elle, l'homme se doit en contrepartie de participer à son agrandissement, à son enrichissement et à son élévation. Les chercheurs de l'ANRS s'y obligent.

Réalistes, ils savent que l'intelligence ne s'est pas arrêtée à saint-Thomas d'Aquin ou Maurras. Ces maîtres méritent que l'on suive leur voie. L'ANRS accomplit ce travail de recherche fondamentale.

Il a fallu pour cela reprendre le partage de la connaissance défini par l'Encyclopédie Nouvelle de Connaissance. Sept sciences déclinées selon le principe d'arborescence : langage, pensée humaine, histoire, droit, science physique, économie, esthétique. Dans chaque domaine, est entrepris un travail de recherche et de publication entièrement original fondé sur la Foi.

Aidez l'ANRS. Participez à son combat. Faites fructifier vos talents. Adhérez à l'Etendard

THIERRY KONSTANTINOFF

(276, rue Etienne Marcel 93170 Bagnole. Tél : 42 38 24 01

Télécopie : 48 06 12 70 Cotisation : 150 francs à l'ordre de l'Etendard)



Au beau milieu du parvis de Notre Dame de Paris : Sibylle. La connaissance, préalable à toute œuvre humaine. Avant d'agir ou de parler il faut avoir « la connaissance ». Celle qui s'offre à tous (livre ouvert) comme celle que la sagesse réserve à l'initié (livre fermé). L'échelle à neuf barreaux évoque les neuf chœurs des Anges qui concourent à l'élévation de l'Homme.

CES HOMMES DE LA LÉGION... qui meurent pour la gloire !



**Antoine
Ysquierdo**

L'OUVRAGE :

« La guerre est un art simple mais tout d'exécution ». Antoine Ysquierdo rappelle cette maxime napoléonienne à plusieurs reprises et, simplement, il raconte la guerre et ceux qui la font. L'ouvrage relate la vie et les combats de ces hommes de guerre qui sont les soldats d'élite de la Légion Etrangère. Pourtant, il n'y a pas de héros, seulement des exécutants qui, d'une guerre à l'autre vivent et meurent fiers de servir sous la flamme verte et rouge. Ce livre est un éloge instructif, écrit par l'un d'entre eux, du clan viril des unités d'élite.

Le sang de ces hommes coule pour la Nation souvent frileuse qui les emploie. Ils ne lui demandent rien, même pas considération ou reconnaissance, exigences des faibles. Leur fierté superbe ressemble parfois à un mépris dédaigneux pour ceux qui vivent hors du clan qui a pour devise *Legio Patria Nostra*. Eux ils sont d'ailleurs. Après le rude apprentissage de Saïda, le légionnaire Ysquierdo est avec ceux du R.M.L.E. en Tunisie où, les mains presque nues, mal équipée d'armes désuètes, la Légion Etrangère est engagée contre l'Afrikakorps. Avec de Lattre, le R.M.L.E. devient le fer de lance de la 5e D.B., combattant du premier au dernier jour de la campagne. Au 3e R.E.I., l'auteur est de tous les combats livrés sur la R.C.A. à Cao Bang, à That Khé. Avec la Légion Etrangère parachutiste, il combat avec les volontaires de l'élite légionnaire, ces nouvelles unités toutes célèbres, plusieurs fois décimées, chaque fois reconstituées. Elles meurent à Diên Biên Phu et, comme le phénix, renaissent pour combattre en Algérie.

Ils sont tous là, autour du caporal, du sergent, du lieutenant Ysquierdo, un des leurs, qui les dépeint et les raconte avec tout son talent et de tout son cœur fraternel. Ils vivent, combattent, meurent simplement, comme dédaigneux du monde extérieur fermé à leurs rêves : ils sont les légionnaires !

Editions du Camelot et de la Joyeuse Garde

EN VENTE AUX

Editions du Camelot et de la Joyeuse Garde 24 rue de l'amiral Roussin - 75015 Paris

Tél : 47 83 38 41 - Fax : 40 65 05 34